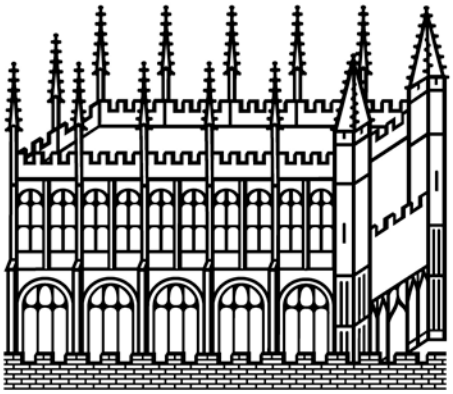


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

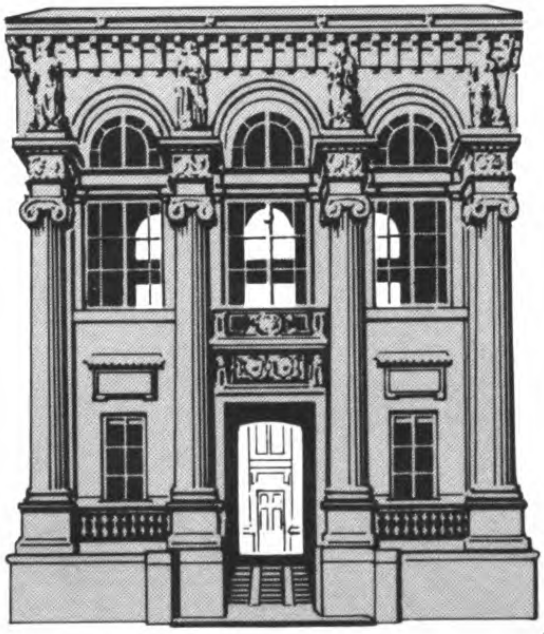
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2003

Seul. 200-

DE L'ESPRIT.

TOME TROISIEME.

DE L'ESPRIT.

. . . . Unde animi conſtet natura videndum,
Qua fiant ratione, & qua vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum natura. *Lib. I.*

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM & à LEIPSICK.
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LVIII.

UNIVERSITY
15 NOV 1989
OF OXFORD
LIBRARY

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit ſur le génie : la plupart l'ont conſidéré comme un feu, une inſpiration, un enthouſiaſme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelques vagues que ſoient ces eſpeces de définitions, la même raiſon cependant qui nons fait dire que le feu

eſt chaud, & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les ſentiments propres à remuer nos paſſions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont ſenti que ces métaphores, applicables à certaines eſpeces de génie, tel que celui de la poëſie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'eſprit, il faut s'élever à des idées plus générales, &, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies, les Deſcartes, les Newton, les Locke, les Monteſquieu, les Corneille, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes ſi différents ſuppoſe donc une qualité commune qui caractériſe en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons juſqu'à l'étymologie du mot

génie, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*; *j'enfante*, *je produis*; il ſuppoſe toujours *invention*: & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpeces. Il en eſt que nous devons au hazard; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie: &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées qui réſultent de ce rapport forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité (*a*). Or, c'eſt

(*a*) Le neuf & le ſingulier dans les idées ne ſuffit pas pour mériter le titre de génie; il faut de plus

le hazard qui choiſit preſque toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſants qu'ils traitent, & que c'eſt ce même hazard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut obſerver que tout inventeur dans un art ou une ſcience, qu'il tire, pour ainſi dire, du berceau, eſt toujours ſurpaſſé par l'homme d'eſprit qui le ſuit dans la même carriere, & ce ſecond par un troiſieme, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un peuple? alors celui qui la lui donne obtient le titre de génie ſans avoir quelquefois

---

que ces idées neuves ſoient ou belles ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie differe de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la Paſſion juſqu'aux poëtes Hardy & Rotrou & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le théâtre François acquiert ſucceſſivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque ; Corneille eſt un génie (*b*).

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature (*c*). Auſſi

(*b*) Ce n'eſt pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, ſans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théâtre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

(*c*) Il eſt, en ce genre, mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangere :

peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres; Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence de cette loi : Newton fait époque, il eſt mis au rang des génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications; & Locke eſt un génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand homme (*d*). Les ouvrages du gé-

---

c'eſt, ſi l'on veut, l'Eſpagnol. Si les écrivains Eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'auteur François, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſſât-t-il que de peu ſes modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

(*d*) Je pourrois même dire : accompagné de quel-

nie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par pluſieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais, ſi le hazard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences; s'il détermine l'inſtant dans lequel ils doivent naître pour faire époque & recevoir le non de génie; quelle influence plus grande encore ce même hazard n'a-t-il pas ſur la réputation des hommes d'état?

Céſar & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier eſt, dans la moitié de l'univers, reſpecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il eſt ho-

---

ques grands hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit humain voit, dans chaque ſiecle, cinq ou ſix hommes d'eſprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt, entre ſes mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'eſt qu'il rend ſes idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

noré comme un grand génie : cependant, ce Mahomet, ſimple courtier d'Arabie, ſans lettres, ſans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatiſme qu'il inſpiroit, avoit été forcé, pour compoſer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hazard qui le place dans le temps & les circonſtances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter ſon nom ?

Qui doute que ce même hazard, ſi favorable à Mahomet, n'ait auſſi contribué à la gloire de Céſar ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, aſſervi les Romains. Les faits de guerre ne ſont jamais aſſez circonſtanciés dans l'hiſtoire, pour juger ſi Céſar étoit réellement ſupérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine ſemblable. S'il eſt le ſeul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'eſt que tous deux aſſervirent un grand nombre de nations. Si la gloire

de Céſar a terni celle de preſque tous les grands capitaines de la république, c'eſt qu'il jeta par ſes victoires les fondements du trône qu'Auguſte affermit (e); c'eſt que ſa dictature fut l'époque de la ſervitude des Romains; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au hazard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hazard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le deſir vif de la gloire.

Ce deſir, comme je l'ai déjà dit, fait ſupporter ſans peine la fatigue de

---

(e) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands généraux, même au jugement ſévere de Machiavel, qui efface de la liſte des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

» Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illuſtre » auteur, on voit de grands poëtes prendre Homere pour modele, ſe demander, en ecrivant: *Homere eût-il penſé, ſe fût-il exprimé comme moi?* il » faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque grand capitaine de l'antiquité, » imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit propoſé » Cyrus, & l'autre Annibal pour modele. »

l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque art ou quelque ſcience que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les temps.

C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſements nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie : il eſt la ſource de ſes ridicules (*f*) & de ſes

(*f*) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui font la ſcience des gens du monde : auſſi leur paroît-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à peu près la vie de tout le monde n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-deſſus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un deſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpece de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps : *O mes amis* ! leur répond-

ſuccès; ſuccès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle

---

il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de ſageſſe à des tonnes de richeſſes?*

Corneille étoit ſans doute animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſques dans ſon cabinet: *Je viens*, lui dit-il, *monſieur, retirer ma parole & vous expoſer les motifs de ma conduite... Eh! monſieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle: je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court, tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon: *Eh bien*, lui répondit-il, *avertiſſez ma femme: je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves, qui, ſi ſouvent, fourniſſent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiſer le génie, que je citerai à ce ſujet deux traits du célebre la Fontaine. Un de ſes amis, qui, ſans doute, avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon *ſaint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité: mais, né très-doux & très-humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre; il ferme le livre, le reporte à ſon ami: *Je vous rends votre livre: ce S. Paul là n'eſt pas mon homme.* C'eſt avec la même naïveté que, comparant un jour ſaint Auguſtin à Rabelais, *Comment*, s'écrioit la Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un ſaint*

il ſe concentre dans un ſeul genre. Une ſcience ſuffit pour remplir toute la capacité d'une ame : auſſi n'eſt-il pas & ne peut-il y avoir de génie univerſel.

La longueur des méditations néceſſaires pour ſe rendre ſupérieur dans un genre, comparée au court eſpace de la vie, nous démontre l'impoſſibilité d'exceller en pluſieurs genres.

D'ailleurs, il n'eſt qu'un âge, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premieres difficultés qui défendent l'accès de chaque ſcience. Cet âge paſſé, on peut apprendre encore à manier avec plus d'adreſſe l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour ; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une in-

---

Auguſtin à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant ?

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſants, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres ; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

finité

finité de combinaiſons qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fonds & le plan d'un ouvrage ; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits ; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fonds des ſujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des génies ; le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jeté dans ſes narrations ; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtile qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces dif-

férentes eſpeces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques: dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fonds. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes, a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en ſortent; il naît

tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & ſait les expoſer avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage avec le propriétaire du fonds les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célebre, peut compoſer de mauvais ouvrages : il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpece de génie dont il eſt doué ne joue, ſi je l'oſe dire, qu'un rôle ſecondaire. C'eſt la raiſon pour laquelle le poëte célebre peut être un mauvais philoſophe, & l'excellent philoſophe un poëte médiocre ; pourquoi le romancier peut mal écrire l'hiſtoire, & l'hiſtorien mal faire un roman.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que, ſi le génie ſuppoſe toujours invention, toute invention cependant ne ſuppoſe pas le génie. Pour obtenir le titre

d'homme de génie, il faut que cette invention porte ſur des objets généraux & intéreſſants pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où, par ſes talents & ſes découvertes, celui qui cultive les arts ou les ſciences puiſſe faire époque dans le monde ſavant. L'homme de génie eſt donc, en partie, l'œuvre du hazard ; c'eſt le hazard qui, toujours en action, prépare les découvertes ; rapproche inſenſiblement les vérités, toujours inutiles lorſqu'elles ſont trop éloignées les unes des autres ; & qui fait naître l'homme de génie dans l'inſtant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en ſaiſit, les préſente, & quelque partie de l'empire des arts ou des ſciences en eſt éclairée. Le hazard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, diſperſés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui compoſent les météores : ces matieres, pouſſées vaguement dans les airs, n'y produiſent aucun effet, juſqu'au moment où, par des ſouffles contraires, portées impétueuſement

les unes contre les autres, elles ſe choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon eſt éclairé.

CHAPITRE II.

De l'imagination & du ſentiment.

LA plupart de ceux qui, juſqu'à préſent, ont traité de l'imagination, ont trop reſtreint ou trop étendu la ſignification de ce mot. Pour attacher une idée préciſe à cette expreſſion, remontons à l'étymologie du mot *imagination* ; il dérive du latin *imago*, image.

Pluſieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point ſenti qu'il n'eſt point de mots exactement ſynonymes; que la mémoire conſiſte dans un ſouvenir net des objets qui ſe ſont préſentés à nous ; & l'imagination dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le ſentiment qu'on veut exciter. Eſt-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Eſt-ce l'éton-

nement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Heſpérides, l'iſle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination eſt donc l'invention en fait d'images (*a*), comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées.

La mémoire, qui n'eſt que le ſouvenir exact des objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par le Brun, differe du tableau compoſé (*b*) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination qu'elle n'eſt guere employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vête-

(*a*) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images. Il eſt vrai que, dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt cependant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'homme d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination qu'un poëte, excellent dans le genre tragique ou comique, ne fera ſouvent qu'un poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(*b*) Il faut ſe rappeller que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

ment aux idées & aux ſentiments qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des dryades & des napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les orcades; c'étoient les puiſſances de l'air, ſous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages ſur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la phyſique, ſi l'on n'en fait uſage que pour jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes des ſciences, & ſi l'on attend de la ſeule expérience la révélation des ſecrets de la nature, il ne faut pas penſer que toutes les nations ſoient également éclairées ſur ce point. L'imagination eſt encore le philoſophe de l'Inde : c'eſt elle qui, dans le Tonquin,

a fixé l'iſtant de la formation des perles (c): c'eſt elle encore qui, peuplant les éléments de demi-dieux, créant à ſon gré des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde phyſique, s'eſt d'une aîle audacieuſe ſouvent élevée juſqu'à ſon origine. Après avoir

(c) L'imagination, ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne, à ce ſujet, qu'un roi du Tonquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels: armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe: il éprouve la puiſſance de cette arme, il eſt battu, fait un traité, & obtient, pour ſon fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premieres nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer, à l'arc magique de ſon pere, un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le promet, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beau-pere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt là qu'un démon apparoît au roi du Tonquin & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre: elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiecles à venir témoignage de ſon imprudence & de ſon innocence. Elle ſe taît. Le pere la frappe, le ſang coule: la métamorphoſe commence; & la côte, ſouillée de ce parricide, eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

longtemps parcouru les deſerts immeſurables de l'eſpace & de l'éternité, elle eſt enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point eſt marqué, le temps commence. L'air obſcur, épais & ſpiritueux, qui, ſelon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaſte abyme, eſt affecté d'amour pour ſes propres principes; cet amour produit un mêlange, & ce mêlange reçoit le nom de *deſir*; ce deſir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuſe; cette corruption contient le germe de l'univers, & les ſemences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, ſous le nom de *ζophaſemin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être: le ſoleil luit; les terres & les mers ſont échauffées de ſes rayons, elles les réfléchiſſent & en embraſent les airs: les vents ſouffient, les nuages s'élevent, ſe frappent; &, de leur choc, rejailliſſent les éclairs & le tonnerre; ſes éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, ſe meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à

quelques principes d'une fauſſe philoſophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainſi la formation de l'univers, ſut, dans les divers pays, débrouiller ſucceſſivement le chaos de mille autres manieres différentes (*d*).

(*d*) Elle aſſure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel ſont de toute éternité. Seize mondes terreſtres ſont ſoumis au nôtre, & les plus élevés ſont les plus délicieux. Une flamme, détachée tous les trente-ſix mille ans des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embraſſe le tronc, & la réſout en eau. La nature, réduite quelques inſtants à cet état, eſt revivifiée par un génie du premier ciel. Il deſcend porté ſur les ailes des vents, leur ſouffle fait écouler les eaux; le terrein humide eſt deſſéché; les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa premiere forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitants de Lao, le ſiecle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamy-ſuan*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux: une fleur ſurnage ſur leur immenſité; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le mandarin reſpecte ſa vertu: mais, ne pouvant ſe priver entiérement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle: c'eſt de là qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuſe les vallées, éleve les montagnes; & vit parmi les hommes juſqu'à ce qu'enfin, laſſé du ſéjour de

Dans la Grece, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit : » Au commencement étoient » le Chaos, le noir Erebe & le Tartare. » Les temps n'exiſtoient point encore, » lorſque la Nuit éternelle, qui, ſur des » aîles étendues & peſantes, parcouroit » les immenſes plaines de l'eſpace, s'ab» bat tout-à-coup ſur l'Erebe : elle y » dépoſe un œuf ; l'Erebe le reçoit dans » ſon ſein, le féconde : l'Amour en ſort. » Il s'éleve ſur des aîles dorées, il s'unit » au Chaos : cette union donne l'être » aux cieux, à la terre, aux dieux im» mortels, aux hommes & aux animaux. » Déjà Vénus, conçue dans le ſein des » mers, s'eſt élevée ſur la ſurface des » eaux ; tous les corps animés s'arrêtent » pour la contempler ; les mouvements » que l'Amour avoit vaguement impri-

---

la terre, il vole vers le ciel : mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe r'ouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde terreſtre, ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres ; tableau, dont la compoſition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

més dans toute la nature ſe dirigent « vers la beauté. Pour la premiere fois, « l'ordre, l'équilibre & le deſſein ſont « connus à l'univers «.

Voilà, dans le premier ſiecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination conſtruiſit le palais du monde. Maintenant, plus ſage dans ſes conceptions, c'eſt par la connoiſſance de l'hiſtoire préſente de la terre, qu'elle s'éleve à la connoiſſance de ſa formation. Inſtruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la ſuite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les deſcriptions & les tableaux.

C'eſt alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poéſie, par la préciſion de ſes tours, la magnificence de l'expreſſion & la propriété des mots, rend viſibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies? L'imagination ſait que les plus grands tableaux, fuſſent-ils les moins corrects ſont les plus propres à faire impreſſion qu'on préfere, à la lumiere douce &

pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? C'eſt Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paroît endormie ſur des roſes ; la déeſſe ſe réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues, un voile léger dérobe une partie de ſes beautés ; l'ardent Adonis les dévore, il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance ; le voile eſt arraché d'une main impatiente, Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du deſir : & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante ? d'annoncer, par exemple, la diſſenſion qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination repréſentera la Paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi, que dans la poéſie, l'imagination fait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous

des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné: elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté; parce que les hommes, qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent les objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & de-là ces diſputes éternelles & vives qui, ſi ſouvent, ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête donc infiniment de clarté & d'agréments à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne

décore-t-il pas cette grotte ? Ce ſont par-tout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir ; le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les deſirs de Roland. Le poëte ſait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir & portera d'ivreſſe dans l'ame du héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent lorſqu'il y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau ſur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuſe & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au ſentiment. C'eſt un amant fortuné, qui, ſous le voile d'une allégorie, attribue ingénieuſement à ſa maîtreſſe & à l'amour qu'il a pour elle les qualités qu'on admire en lui :

» J'étois un jour dans le bain : une » terre odorante, d'une main aimée,

paſſa dans la mienne. Je lui dis : Es-tu « le muſc ? es-tu l'ambre ? Elle me ré- « pondit : Je ne ſuis qu'une terre com- « mune, mais j'ai eu quelque liaiſon avec « la roſe ; ſa vertu bienfaiſante m'a pé- « nétrée ; ſans elle je ne ſerois encore « qu'une terre commune (*e*) «.

J'ai, je penſe, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'uſage qu'on en peut faire. Je paſſe maintenant au ſentiment.

Le moment où la paſſion ſe réveille le plus fortement en nous, eſt ce qu'on appelle le *ſentiment*. Auſſi n'entend-on par *paſſion* qu'une continuité de ſentiments de même eſpece. La paſſion d'un homme pour une femme n'eſt que la durée de ſes deſirs & de ſes ſentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour diſtinguer enſuite les ſentiments des ſenſations, & ſavoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie ſouvent l'un pour l'au-

(*e*) Voyez *le Guliſtan* ou *l'empire des Roſes* de Saadi.

tre, il faut ſe rappeller qu'il eſt des paſſions de deux eſpeces; les unes qui nous ſont immédiatement données par la nature, tels ſont les deſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c.; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſociétés, & ne ſont proprement que des paſſions factices, telles ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpeces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpeces de ſentiments. Les uns ont rapport aux paſſions de la premiere eſpece, c'eſt-à-dire, à nos beſoins phyſiques; ils reçoivent le nom de ſenſations: les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement connus ſous le nom de ſentiment. C'eſt de cette derniere eſpece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſerverai qu'il n'eſt point d'hommes ſans deſirs, ni par conſéquent ſans ſentiments; mais que ces ſentiments ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt ſenſé n'en point

avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi ? ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, & l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différents, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné ; il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la conſtitution d'un état s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentiments. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions ! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un état monarchique où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intriguants que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ces pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, ſans quelques circonſtances ſingulieres, ce germe y meurt ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les eaux y pénetrent, & que, raréfiées par le feu, elles ſoulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de cer-

taines paſſions & de certains ſentiments eſt étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres & principalement les poëtes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie, & ſurtout de la poéſie dramatique. Avant d'indiquer les ſignes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à ſentiments, il eſt bon d'obſerver qu'on ne peint jamais bien les paſſions & les ſentiments, ſi l'on n'en eſt ſoi-même ſuſceptible. Place-t-on un héros dans une ſituation propre à développer en lui toute l'activité des paſſions ? pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes ſentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en ſoi ſon modele. Si l'on n'eſt paſſionné, on ne ſaiſit jamais ce point précis que le ſentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (*f*) : on eſt

(*f*) Dans les ouvrages de théâtre, rien plus commun que de faire du ſentiment avec de l'eſprit. Veut-on peindre la vertu ? on fera exécuter en ce genre, à ſon héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il eſt peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réuſſir en ce genre, il ne ſuffit pas d'être en général ſuſceptible de paſſions ; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une eſpece de ſentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on ſent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amants.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt, en ce genre, attaché la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillantes & des vers élégants, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands ſuccès ; mais, quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt, dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractere eſt, dans les tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt pas frappé de cette ſcene où Catilina, pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats

que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur :
. . . . . .
Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices,

il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers ! Quel chef de conjurés qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caracteres le ſuperbe Catilina ! Une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel ſigne le public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les

grands peintres de ſentiments ? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiſcences, un homme d'eſprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle ſituation ; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti* : mais il eſt dans le cas d'un peintre qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en ſeroit formée, voudroit en faire le portrait ; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard que la converſation de deux amants. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard ; le langage ſimple du ſentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le couroux du ciel, lorſque les éclats du tonnerre annoncent

annoncent la préſence du Dieu ſon rival; & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit:

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime (g):

on ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant, que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement tournée prouve à la fois l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'homme agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniere dont il le

(g) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le Soleil dit à peu près la même choſe à Phaëton ſon fils; c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni par conſéquent dans le moment du danger.

dit; l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la déeſſe rit de ſa douleur, l'Amour lui dit:

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais (*h*), Bérénice reprend:

Pour jamais! ... que ce mot eſt affreux quand on aime!

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ſes prieres de

---

(*h*) Dans la tragédie Angloiſe de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine: elle eſt belle, Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre!* » O mon amant! » reprend-elle, quelle plus grande différence encore » entre mon état & le ſien! Octavie eſt aujourd'hui » mépriſée; mais Octavie eſt ton épouſe. L'eſpoir » immortel habite dans ſon ame, il eſſuie ſes larmes, la conſole dans ſon malheur. Demain l'hymen peut te remettre en ſes bras. Quelle eſt au » contraire ma deſtinée! Que l'amour ſe taiſe un » moment dans ton cœur, il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne puis, comme elle, gémir près de ce » que j'aime, eſpérer de l'attendrir, me flatter d'un » retour. Un ſeul inſtant d'indifférence; & tout » pour moi eſt anéanti; l'eſpace immenſe & l'éternité me ſéparent à jamais de toi. «

toucher ſon raviſſeur, Seïde répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas à cet égard la dupe de l'eſprit ? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers :

L'on ne doit point aimer, lorſqu'on a le cœur tendre.

Idée qui lui eſt commune avec Quinaut, qui l'exprime bien différem-

ment, lorſqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il ſeroit trop ſenſible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le ſentiment dont Atys eſt agité, c'eſt qu'il ſentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuſe point à généraliſer.

Il n'en eſt pas à cet égard de l'ambition comme de l'amour. Le ſentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'eſprit & la réflexion : la cauſe de cette différence tient à l'objet différent que ſe propoſent ces deux paſſions.

Que deſire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or ce n'eſt point à la ſublimité de ſon eſprit, mais à l'excès de ſa tendreſſe, que ces faveurs ſont accordées. L'amour en larmes, & déſeſpéré aux pieds d'une maîtreſſe, eſt l'éloquence la plus propre à la toucher. C'eſt l'ivreſſe de l'amant qui prépare & ſaiſit ces inſtants de foibleſſe qui mettent le comble à ſon bonheur. L'eſprit n'a point part au triomphe : l'eſprit eſt donc étranger au ſentiment de l'amour. D'ailleurs,

l'excès de la paſſion d'un amant promet mille plaiſirs à l'objet aimé. Il n'en eſt pas ainſi d'un ambitieux. La violence de ſon ambition ne promet aucuns plaiſirs à ſes complices. Si le trône eſt l'objet de ſes deſirs, & ſi, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puiſſant, ce ſeroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ſes partiſans tout l'excès de ſon ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'aſſignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un ſeul inſtant aſſure ſa félicité ; la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il eſt plus près d'obtenir ce qu'il deſire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ſes projets, continuellement beſoin du ſecours de toute ſorte d'hommes : pour s'en ſervir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, ſon ſuccès tient à des projets ménagés avec art & préparés de loin. Que d'eſprit ne faut-il pas pour les concerter & les ſuivre ? Le ſentiment de l'ambition

s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidélement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſententieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers, où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au ſénat, Catilina dit à Probus qui l'accuſe d'imprudence :

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté ;
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence.
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles choſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différents genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation ; c'eſt que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance,

on ne cite communément ici comme peintres de ſentiments que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le théâtre François.

CHAPITRE III.

De l'eſprit.

L'ESPRIT n'eſt autre choſe qu'un aſſemblages d'idées & de combinaiſons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaiſons poſſibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni eſprit; l'on pourroit être ſavant en ce genre, mais non pas ſpirituel. Il eſt donc évident que, s'il ne reſtoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout ſeroit ſcience, & l'eſprit ſeroit impoſſible: on auroit remonté juſqu'aux premiers principes des choſes. Une fois parvenus à des principes généraux & ſimples, la ſcience des faits qui nous y auroient élevés ne ſeroit plus qu'une ſcience futile, & toutes les bibliotheques où ces faits ſont renfermés deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la légiſlation, c'eſt-à-dire de toutes les hiſtoires, on auroit extrait, par exem-

ple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité poſſible, donneroient un jour naiſſance à la meilleure forme de gouvernement. Il en ſeroit de même de la phyſique & généralement de toutes les ſciences. Alors l'eſprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, ſeroit ; par une main habile, concentré dans un petit volume de principes ; à peu près comme les eſprits des fleurs, qui couvrent de vaſtes plaines, ſont, par l'art du chymiſte, facilement concentrés dans un vaſe d'eſſence.

L'eſprit humain, à la vérité, eſt en tout genre fort loin du terme que je ſuppoſe. Je conviens volontiers que nous ne ſerons pas ſitôt réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavants ; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera longtemps permis d'avoir de l'eſprit.

L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette eſpece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies* ? Pour la découvrir, conſultons le public. En morale & en politique,

il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Eſprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'eſprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence ſenſible qu'on remarque entre ces deux eſpeces d'hommes, c'eſt que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand enſemble que les ſeconds. Or l'union d'un plus grand nombre de vérités ſuppoſe une plus grande quantité de combinaiſons, & par conſéquent un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer: il doit donc récompenſer par un titre ſupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une infinité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt, dans le genre philoſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les ſciences, on déſigne par le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque ou ſe modele ſur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier; lorſqu'on cite comme génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès: on peut dire, de ces ouvrages, qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut ou, comme la Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique eſt, dans la poé-

ſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce chapitre, deux obſervations à faire. La premiere, c'eſt qu'on ne deſigne dans les arts, par le nom d'eſprit, que ceux qui, ſans génie ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre: telles ſont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſqu'à préſent, par aucune des épithetes applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (*a*), à l'arithméti-

(*a*) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'eſprit; mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont: à moins que l'on ne confonde la qualité de *juge* avec celle de legiſlateur.

cien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *ſublime* au poëte, au légiſlateur, au géometre, à l'orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue, elle ſuppoſe par conſéquent & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractere qui ſe fraie des routes nouvelles.

Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit*.

Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés, par la diſette de la langue, à prendre cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entr'elles que par les épithetes qu'on unit au mot *eſprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou le ſpectateur, ſont toujours relatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être ſans ſuccès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce même point de vue; c'eſt qu'on a

pris pour des qualités réelles & diſtinctes les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *eſprit*; c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expreſſion des effets différents que ſont ſur nous, & les diverſes eſpeces d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur ce ſujet, que je vais, dans les chapitres ſuivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes ſouvent unies au mot *eſprit*.

CHAPITRE IV.

De l'eſprit fin, de l'eſprit fort.

DANS le phyſique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelque peine. Dans le moral, c'eſt-à-dire, en fait d'idées & de ſentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelques efforts d'eſprit, & ſans une grande attention.

L'avare de Moliere ſoupçonne ſon valet de l'avoir volé; il le fouille; &, ne trouvant rien dans ſes poches, il lui dit : *Rends-moi, ſans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon eſt fin, il eſt dans le caractere d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Iſis, lorſque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux ſont-ils mieux traités que vous ?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illuſion d'une eſpérance vaine

Ne les fait point tomber du faîte du bonheur ?
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur ?
Comme eux, à votre humeur ſévere
Je ne ſuis point accoutumé.
Quel tourment de ceſſer de plaire,
Lorſqu'on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé !

Ce ſentiment eſt dans la nature ; mais il eſt fin, il eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conſéquence finement déduite d'une idée générale (*a*). Je dis une conſéquence ; parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, & non *les idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'at-

(*a*) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

tention. L'attention (qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant) eſt un microſcope qui, groſſiſſant à nos yeux les objets ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil inattentif. L'eſprit, en tout genre, n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment, dont la découverte ſuppoſe, dans un auteur, & beaucoup de fineſſe & beaucoup d'attention, ne recevront cependant pas le nom de *fins*, ſi ce ſentiment ou cette idée ſont ou mis en action dans une ſcene, ou rendus par un tour ſimple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend ſans effort. Il ne déſigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot d'*eſprit*, que les impreſſions que font ſur lui les idées ou les ſentiments qu'on lui préſente.

Ce fait poſé, on entend donc, par *idee fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs: or elle leur échappe, lorſque l'auteur

ſaute les idées intermédiaires néceſſaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot, que répétoit ſouvent M. de Fontenelle : *On détruiroit preſque toutes les religions* (*b*), *ſi l'on obligeoit ceux qui les profeſſent à s'aimer.* Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot (*c*) : mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit.*

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obſcur, énigmatique & recherché. C'eſt moins à l'eſpece des idées qu'à la maniere de

---

(*b*) Ce qui peut être vrai des fauſſes religions n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(*c*) Il en eſt de même de cet autre mot de M. de Fontenelle : *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne ſent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz & les plus grands philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point ſans ſavoir

les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorſque, parlant du ſoin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à ſe rendre inutile ;* c'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit ſa fineſſe.

Dans l'opéra de Thétis, lorſque cette déeſſe, pour ſe venger de Pélée qu'elle croit infidele, dit :

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Mais je veux l'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi :

il eſt encore certain que cette idée & toutes les idées de cette eſpece ne devront le nom de *fines* qu'on leur donnera communément qu'au tour énigma-

---

ſi l'on s'entend ou ſi l'on ne s'entend pas. Ils ſe ſont appuyés ſur ces principes vagues, dont l'obſcurité eſt toujours ſuſpecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement préſent à l'eſprit. Faute d'avoir, ſi je l'oſe dire, fouillé juſqu'au terrein vierge, l'immenſe édifice de leur ſyſtême s'eſt affaiſſé, à meſure qu'ils le conſtruiſoient.

tique ſous lequel on les préſente, & par conſéquent au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or un auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc un défaut de ſtyle ; toute maniere fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe (*d*) ; il faut donc être d'autant plus attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut, plus facilement, échapper à la ſagacité du lecteur.

(*d*) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé ; la clarté de l'expreſſion eſt donc une maladreſſe de l'auteur ; il faut toujours jeter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent avec d'autant plus d'enthouſiaſme cette maniere d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée ? il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent ; mais enfin elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigne de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur intrinſeque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit tou-

Portons maintenant nos regards ſur la ſorte d'eſprit déſigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte eſt une idée intéreſſante & propre à faire ſur nous une impreſſion vive. Cette impreſſion peut être l'effet, ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle eſt exprimée (*e*).

Une idée aſſez commune, mais rendue par une expreſſion ou une image frappante, peut faire ſur nous une impreſſion aſſez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain; »Virgile, dit-il, n'eſt qu'un prê- « tre élevé au milieu des grimaces du « temple; le caractere pleureur, hy- « pocrite & dévot de ſon héros déſho- « nore le poëte; ſon enthouſiaſme ſem- « ble ne s'échauffer qu'à la lueur des « lampes ſuſpendues devant les autels, « & l'enthouſiaſme audacieux de Lucain « s'allumer au feu de la foudre «. Ce qui

---

jours, par un mépris injuſte, venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

(*e*) On déſigne en Perſe, par les épithetes de *peintre* ou de *ſculpteur*, l'inégale force des différents poëtes; & l'on dit, en conſéquence, un *poëte peintre*, un *poëte ſculpteur*,

nous frappe vivement eſt donc ce qu'on déſigne par l'épithete de fort. Or le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font ſur nous une impreſſion vive; auſſi les a-t-on ſouvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit ſe former du grand & du fort, je conſidérerai ſéparément ce que c'eſt que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les ſentiments.

Une idée grande eſt une idée généralement intéreſſante. Mais les idées de cette eſpece ne ſont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéreſſants pour tous les hommes en général, & par conſéquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire ſur eux l'impreſſion des harangues de Démoſthene, lorſque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur diſoit-il, *Philippe eſt-il mort? Hé! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du

diſcours de leur orateur que des découvertes de leurs philoſophes, c'eſt que Démoſthene leur préſentoit des idées plus convenables à leur ſituation préſente, & par conſéquent plus immédiatement intéreſſantes pour eux.

Or les hommes, qui ne connoiſſent en général que l'exiſtence du moment, ſeront toujours plus vivement affectés de cette eſpece d'idées, que de celles qui, par la raiſon même qu'elles ſont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils ſe trouvent.

Auſſi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues ſi fortes parce qu'on y diſcute les intérêts actuels d'un état, ne ſont-elles pas d'une utilité auſſi étendue, auſſi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philoſophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la ſeule différence entre le grand & le fort, c'eſt que l'un eſt plus généralement & l'autre plus vivement intéreſſant (*f*).

(*f*) On dit quelquefois d'un raiſonnement qu'il

S'agit-il de ces belles images, de ces deſcriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous préſenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche ſont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes; le premier attire notre reſpect, & le ſecond notre mépris (*g*).

Ce que je dis du moral, je l'applique au phyſique. Tout ce qui, par ſoi-même, eſt petit, ou le devient par la comparaiſon qu'on en fait aux grandes choſes, ne fait ſur nous preſqu'aucune impreſſion.

Que l'on ſe peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond ſur l'ennemi: ſi l'imagination

---

eſt fort, mais lorſqu'il s'agit d'un objet intéreſſant pour nous. Auſſi ne donne-t-on pas ce nom aux démonſtrations de géométrie, qui, de tous les raiſonnements, ſont ſans contredit les plus forts.

(*g*) Tout devient ridicule ſans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-quint?

place

place à côté du héros l'un de ces fils de la Terre (*h*) qui, croiſſant par an d'une coudée en groſſeur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entaſſer Oſſa ſur Pelion, Alexandre n'eſt plus qu'une marionnette plaiſante, & ſa fureur n'eſt que ridicule.

Mais ſi le fort eſt toujours grand, le grand n'eſt pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du Deſtin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majeſtueuſe & même ſublime ; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des Saints eſt moins fait pour étonner l'imagination que le Jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir ; ſi la douleur violente fait taire tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſen-

(*h*) Aux yeux de ce même géant, ce Céſar qui dit de lui, *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient rapides, lui paroîtroit ſe traîner ſur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

timent d'une douleur violente; le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination, excitée par le deſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive; il manque toujours quelques agréments à l'olympe.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer, elle eſt moins difficile en ce genre : l'enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt, dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très-vivement; c'eſt-à-dire, à tous ceux dont le ſpectateur peuvent être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de

la vengeance & de la jalouſie. La ſcene d'Atrée, qui préſente à ſon frere Thyeſte une coupe remplie du ſang de ſon fils ; les fureurs de Rhadamiſte, qui, pour ſouſtraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne ſanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'aſſied ſur le trône de ſon maître.

Dans ce dernier tableau ; le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des ſpectateurs n'eſt monarque : les malheurs, qu'occaſionnent ſouvent les révolutions, ne ſont pas aſſez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en conſidérer le ſpectacle avec plaiſir (*i*). Ce ſpectacle charme les

(*i*) C'eſt à cette cauſe qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverſe les empires & change la face du monde. On lit leur hiſtoire avec plaiſir ; on craindroit de naître de leur temps. Il eſt de ces conquérans comme de ces nuages noirs & ſillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracaſſe, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce ſpectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

uns, en leur laiſſant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une inſtabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & conſole les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconſtance; inconſtance qui, fondée ſur le deſir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleverſement des empires, toujours luire à leurs yeux l'eſpoir d'un état plus heureux, & leur en montre la poſſibilité comme une poſſibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il préſente, & par l'intérêt qu'on eſt forcé de prendre au héros eſtimable & vertueux que le poëte met ſur la ſcene. Le deſir du bonheur, qui nous fait conſidérer l'eſtime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'autant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus eſtimable, c'eſt-à-dire, que ſes idées & ſes

ſentiments ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir, dans un héros, les ſentiments dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théâtre la conjuration de Genes & celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie les caracteres du comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit, & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractere, l'aggrandira toujours à nos yeux; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux qu'on ſera plus puiſſant, qu'on regnera ſur un plus grand peuple, que plus d'hommes ſeront in-

téreſſés à prévenir, à ſatisfaire nos deſirs, & que, ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occaſionné de pareils ; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave ; ſi, dans un ſiecle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne, & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes ; ces grandes révolutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions : nom qui, tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux poëtes célebres qui les ont peints. Sur quoi j'ob-

ſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit que pour tracer, dans *Rodogune*, le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne ſont point doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foibleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, il faut 1°. l'exprimer d'une maniere nette & préciſe : toute idée rendue par une expreſſion louche, eſt un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impreſſion n'en eſt point aſſez diſtincte pour être forte. 2°. Il faut que cette penſée, s'il eſt poſſible, ſoit revêtue d'une image, & que l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſenſations, c'eſt donc par les ſens qu'il faut tranſmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt

pas même aſſez qu'une image ſoit juſte & exactement calquée ſur une idée ; il faut encore qu'elle ſoit grande ſans être giganteſque (*k*) : telle eſt l'image employée par l'immortel auteur de l'*Eſprit des loix*, lorſqu'il compare les deſpotes aux ſauvages *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou du moins préſentée ſous une face nouvelle. C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui, fixant toute attention ſur une idée, lui laiſſe le temps de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier dégré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée eſt une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau

(*k*) L'exceſſive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le pſalmiſte, dit que *les montagnes ſautent comme des béliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet, parce qu'il eſt peu d'hommes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif de montagnes ſautant comme des cabrits.

d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait, en conſéquence, une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de ſon expreſſion; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particuliere de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques: dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puiſſants, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'éleve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le

louche, l'énigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion. Auſſi le lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à M. l'abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Eſprit des loix* : » C'eſt dommage que « M. le préſident de Monteſquieu, re- « tenu, ſans doute, par la crainte du « miniſtere, n'ait pas eu le courage de « tout dire. On ſent bien, en gros, ce « qu'il penſe ſur certains ſujets ; mais il « ne s'exprime point aſſez nettement & « aſſez fortement : on eût bien mieux « ſu ce qu'il penſoit, s'il eût compoſé à « Londres, & qu'il fût né Anglois «.

Ce défaut de force dans l'expreſſion n'eſt cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont, avec dédain, abandonnées au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet & certaines ſcenes de Mahomet! tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux ouvrages du célebre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut; morceau plein de cette force

ce d'expreſſion dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition Egyptienne.

» Comment ce peuple n'eût-il pas été » le peuple le plus ſuperſtitieux ? L'E- » gypte, dit-il, étoit un pays d'enchan- » tements ; l'imagination y étoit perpé- » tuellement battue par les grandes ma- » chines du merveilleux ; ce n'étoit par- » tout que des perſpectives d'effroi & » d'admiration. Le prince étoit un ob- » jet d'étonnement & de terreur : Sem- » blable au foudre qui, reculé dans la » profondeur des nuages, ſemble y ton- » ner avec plus de grandeur & de maje- » ſté, c'étoit du fond de ſes labyrinthes » & de ſon palais que le monarque dic- » toit ſes volontés. Les rois ne ſe mon- » troient que dans l'appareil effrayant & » formidable d'une puiſſance relevée en » eux d'une origine céleſte. La mort des » rois étoit une apothéoſe : la terre étoit » affaiſſée ſous le poids de leurs mauſo- » lées. Dieux puiſſants, l'Egypte étoit » par eux couverte de ſuperbes obéliſ- » ques chargés d'inſcriptions merveil- » leuſes, & de pyramides énormes dont » le ſommet ſe perdoit dans les airs :

dieux bienfaiſants, ils avoient creuſé « ces lacs qui raſſuroient orgueilleuſe- « ment l'Egypte contre les inattentions « de la nature. «

Plus redoutables que le trône & ſes « monarques, les temples & leurs pon- « tifes en impoſoient encore plus à l'i- « magination des Egyptiens. Dans l'un « de ces temples, étoit le coloſſe de « Sérapis. Nul mortel n'oſoit en appro- « cher. C'étoit à la durée de ce coloſſe « qu'étoit attachée celle du monde : « quiconque eut briſé ce taliſman eût « replongé l'univers dans ſon premier « chaos. Nulles bornes à la crédulité ; « tout, dans l'Egypte, étoit énigme, « merveille & myſtere. Tous les tem- « ples rendoient des oracles ; tous les « antres vomiſſoient d'horribles hurle- « ments ; partout l'on voyoit des tré- « pieds tremblants, des pythies en fu- « reur, des victimes, des prêtres, des « magiciens qui, revêtus du pouvoir « des dieux, étoient chargés de leur « vengeance. «

Les philoſophes, armés contre la « ſuperſtition, s'éleverent contr'elle : « mais, bientôt engagés dans le laby- «

» rinthe d'une métaphyſique trop ab-
» ſtraite, la diſpute les y diviſe d'opi-
» nions; l'intérêt & le fanatiſme en pro-
» fitent, ils fécondent le chaos de leurs
» ſyſtêmes différents; il en ſort les pom-
» peux myſteres d'Iſis, d'Oſiris & d'Ho-
» rus. Couverte alors des ténebres myſ-
» térieux & ſublimes de la théologie &
» de la religion, l'impoſture fut mécon-
» nue. Si quelques Egyptiens l'apper-
» çurent à la lueur incertaine du doute,
» la vengeance toujours ſuſpendue ſur
» la tête des indiſcrets ferma les yeux
» à la lumiere, & leur bouche à la véri-
» té. Les rois même, qui, pour ſe met-
» tre à l'abri de toute inſulte, avoient
» d'abord, de concert avec les prêtres,
» évoqué autour du trône la terreur,
» la ſuperſtition & les fantômes de
» leur ſuite; les rois, dis-je, en fu-
» rent eux-mêmes effrayés, bientôt ils
» confierent aux temples le dépôt ſa-
» cré des jeunes princes; fatale époque
» de la tyrannie des prêtres Egyptiens!
» Nul obſtacle alors qu'on pût oppoſer
» à leur puiſſance. Les ſouverains furent
» ceints dès l'enfance du bandeau de
» l'opinion; de libres & d'indépendants

qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient « dans ces prêtres que des fourbes & « des enthouſiaſtes ſoudoyés, ils en « devinrent les eſclaves & les victimes. « Imitateurs des rois, les peuples ſui- « virent leur exemple, & toute l'Egyp- « te ſe proſterna aux pieds du pontife « & de l'autel de la ſuperſtition. «

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Cartaut, prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant, & du goût.

SI l'on en croit certaines gens, le génie eſt une eſpece d'inſtinct qui peut, à l'inſu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choſes. Ils mettent cet inſtinct fort au-deſſous de l'eſprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence univerſelle. Cette opinion, ſoutenue par quelques hommes de beaucoup d'eſprit, n'eſt cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver ſur ce ſujet à quelques réſultats, il faut, je penſe, attacher des idées nettes à ces mots *eſprit de lumiere*.

Dans le phyſique, la lumiere eſt un corps dont la préſence rend les objets viſibles. L'eſprit de lumiere eſt donc la ſorte d'eſprit qui rend nos idées viſibles au commun des lecteurs. Il conſiſte

à diſpoſer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiere eſt donc accordé par la reconnoiſſance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des ſavants, après avoir eſcaladé le ſommet eſcarpé des ſciences, s'y trouvoient iſolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des ſciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne conſidere point ici ſous l'aſpect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, ſi je l'oſe dire, établit un pont de communication entre la ſcience & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les ſemences de toutes les vérités : mais que, pour cet effet, il falloit, avec adreſſe, y préparer ſon eſprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ſes efforts pour préſenter ſes idées avec la plus grande netteté, il y réuſſit :

la tourbe des eſprits médiocres ſe ſentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoiſſance publique lui décerna le titre d'eſprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige ? Simplement obſerver la marche des eſprits ordinaires : ſavoir que tout ſe tient & s'amene dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance eſt toujours contrainte de céder à la force immenſe des progrès inſenſibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées, qui, s'inſinuant dans les fentes des rochers, y groſſiſſent & les font éclater. Il falloit enfin ſentir que la nature n'eſt qu'un long enchaînement ; & que, par le ſecours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les eſprits médiocres juſqu'aux plus hautes idées (*a*).

(*a*) Il n'eſt rien que les hommes ne puiſſent entendre. Quelque compliquée que ſoit une propoſition, on peut, avec le ſecours de l'analyſe, la décompoſer en un certain nombre de propoſitions ſimples ; & ces propoſitions deviendront évidentes, lorſqu'on y rapprochera le *oui* du *non* ; c'eſt-à-dire, lorſqu'un homme ne pourra les nier ſans tomber en contradiction avec lui-même, & ſans dire à la fois que la même choſe *eſt & n'eſt pas*. Toute vérité

L'eſprit de lumiere n'eſt donc que le talent de rapprocher les penſées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expreſſions préciſes & claires.

Ce talent eſt, à la philoſophie, ce que la verſification eſt à la poéſie. Tout l'art du verſificateur conſiſte à rendre, avec force & harmonie, les penſées des poëtes; tout l'art des eſprits de lumiere eſt de rendre, avec netteté, les idées des philoſophes.

Sans exclurre, ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les ſuppoſent point. Si les Deſcartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'eſprit de lumiere, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne ſont pas ſi heureux.

---

peut ſe ramener à ce terme; &, lorſqu'on l'y réduit, il n'eſt plus d'yeux qui ſe ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'obſervations pour porter l'analyſe à ce point, & réduire certaines vérités à des propoſitions auſſi ſimples! C'eſt le travail de tous les ſiecles & de tous les eſprits. Je ne vois, dans les ſavants, que des hommes ſans ceſſe occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient en chaque genre mis en état de ſaiſir les vérités qu'ils lui propoſent.

L'eſprit de lumiere n'eſt quelquefois que le truchement du génie philoſophique, & l'organe par lequel il communique, aux eſprits communs, des idées trop au-deſſus de leur intelligence.

Si l'on a ſouvent confondu l'eſprit de lumiere avec le génie, c'eſt que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point aſſez fortement ſenti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette ſorte d'eſprit tiroit les idées lumineuſes qu'il réfléchiſſoit enſuite ſur la multitude.

Dans les ſciences, le génie, ſemblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'eſt aux eſprits de lumiere à traîner lentement ſur ſes traces & leur ſiecle & la lourde maſſe des eſprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des eſprits de lumiere, eſt comparable au courſier ſuperbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés ſans ceſſe à l'obſerver, & trop peu agiles pour le ſuivre dans ſa courſe, les eſprits de lumiere l'attendent, pour ainſi dire, à quelques

clarieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des ſentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, ſi dans les arts, tels que l'éloquence ou la poéſie, l'eſprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines, de l'obſervation deſquelles il dût réſulter des poëmes ou des diſcours parfaits, l'éloquence & la poéſie ne ſeroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie ſeul ſaiſit toutes ces regles fines qui lui aſſurent des ſuccès. L'impuiſſance des eſprits de lumiere à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les arts même ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellents préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans ſa poëtique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvra-

ge, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions; il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les regles fines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiere, que le genre humain n'eſt redevable à cette derniere ſorte d'eſprit d'aucune eſpece de découvertes, & que les eſprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi, j'obſerverai que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la muſique ou la peinture, ne ſeroit cependant point compté parmi les eſprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiere ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere ſuppoſe

preſque toujours une certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés ; &, dans la converſation, l'emporter ſur le génie. Que, dans une aſſemblée d'hommes célebres dans des arts ou des ſciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumiere : s'il parle de peinture au poëte, de philoſophie au peintre, de ſculpture au philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille mal adroitement parler de peinture au peintre, de poéſie au poëte, de philoſophie au philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur des lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumiere & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies : c'eſt lorſque certaines ſciences ſont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entr'elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes

communs, & par conſéquent plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence ſenſible entre les eſprits pénétrants & les eſprits de lumiere & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide ſur une infinité d'objets ; ceux-là au contraire, s'attachent à peu d'objets, mais ils creuſent ; ils parcourent, en profondeur, l'eſpace que les eſprits étendus parcourent en ſuperficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec ſon étymologie. Le propre de cette ſorte d'eſprit eſt de percer dans un ſujet : a-t-il, dans ce ſujet, fouillé juſqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant & prend celui de profond.

L'eſprit profond ou le génie des ſciences, n'eſt, ſelon M. Formey, que l'art de réduire des idées déjà diſtinctes à d'autres idées encore plus ſimples & plus nettes, juſqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere réſolution poſſible. Qui ſauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a pouſſé cette analyſe, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les eſprits.

Il ſuit de cette idée que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en pluſieurs genres, qu'on a d autant moins d'étendue d'eſprit qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent de ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié, telles ſont, la morale, la politique, la métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie? on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithete de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la ſolution de quelques problêmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand géometre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit, c'eſt que la ſagacité & la pé-

nétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-longtemps médité, & ayant très-habituellement préſents à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit & les pénetre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette derniere ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de preſteſſe de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſquelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au goût: c'eſt, dans ce chapitre, le dernier objet que me ſois propoſé d'examiner.

Le *goût*, pris dans ſa ſignification la plus étendue, eſt, en fait d'ouvrages, la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les arts & les ſciences, il en eſt ſur leſquels le public adopte le ſentiment des gens inſtruits, & ne prononce de lui-même

aucun jugement; telles ſont la géométrie, la méchanique & certaines parties de phyſique ou de peinture. Dans ces ſortes d'arts ou de ſciences, les ſeuls gens de goût ſont les gens inſtruits; & le goût n'eſt, en ces divers genres, que la connoiſſance du vraiment beau.

Il n'en eſt pas ainſi de ces ouvrages dont le public eſt ou ſe croit juge: tels ſont les poëmes, les romans, les tragédies, les diſcours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiecles & de tous les pays, mais la connoiſſance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, & par conſéquent deux différentes eſpeces de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude: tel eſt celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des ſentiments propres à plaire au public rend très-bons juges des ouvrages de théâtre & ſurtout des pieces reſſemblantes aux pie-

ces déjà données. L'autre eſpece de goût eſt un goût raiſonné : il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde & de l'humanité & de l'eſprit du ſiecle. C'eſt particuliérement aux hommes doués de cette derniere eſpece de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon. Mais ce goût raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclure qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la cauſe de ce phénomene littéraire ? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands écrivains

comme des grands peintres : chacun d'eux a ſa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres ; M. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues. Or chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit, en conſéquence, faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugements différents que portent ſouvent ſur le même ouvrage, & l'écrivain célebre, & le public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi, l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir, en ce même genre, ni compoſé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait

illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le public conſidere & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel eſprit.

CE qui plaît dans tous les ſiecles, comme dans tous les pays, eſt ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus préciſe, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui conſtitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les ſciences, dont on formeroit enſuite l'idée abſtraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel eſprit*, ſi le public unit l'épithete de beau au mot d'*eſprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'eſt à ceux qui compoſent dans le genre d'agrément, qu'on donne particuliérement le nom de bel eſprit. Ce genre d'eſprit eſt très-

différent du genre inſtructif. L'inſtruction eſt moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en phyſique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en ſont également eſtimées. Il n'en eſt pas ainſi du bel eſprit : l'eſtime conçue pour un ouvrage de ce genre doit ſe modifier différemment chez les divers peuples, ſelon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les ſciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel eſprit*. Mais, comme il n'en eſt aucune où l'on ne compoſe des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des hiſtoires (*a*), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur ſans le fatiguer, il n'eſt point auſſi de nation où, du du moins ſous un autre nom, on ne

(*a*) Je ne parle point de ces hiſtoires écrites dans le genre inſtructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues ſans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raiſon, être auſſi généralement goûtées & ſenties.

connoiſſe ce que nous déſignons par le mot *bel eſprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, eſt compris dans la claſſe des beaux eſprits, lorſqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Deſpréaux diſoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'eſt qu'un bel eſprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers*. Je n'adopte certainement pas le jugement de Deſpréaux ſur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'eſt principalement dans la clarté, le coloris de l'expreſſion, & dans l'art d'expoſer ſes idées, que conſiſte le bel eſprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, ſi, comme le remarque M. de Vaugelas, il eſt plus de juges des mots que des idées ; & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion (*b*) ; c'eſt donc à

(*b*) Je rapporterai à ce ſujet un mot de Mal-

l'art de bien dire que doit être ſpécialement attaché le titre de bel eſprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel eſprit n'eſt que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponſe à cette concluſion, c'eſt qu'un ouvrage vuide de ſens ne ſeroit qu'une continuité de ſons harmonieux qui n'obtiendroit aucune eſtime (*c*); & qu'ainſi le public ne décore du titre de bel eſprit que ceux dont les ouvrages ſont pleins d'idées grandes, fines ou intéreſſantes. Il n'eſt aucune idée qui ne ſoit du reſſort du bel eſprit, ſi l'on n'excepte celles qui, ſuppoſant trop d'études préliminaires, ne peuvent être miſes à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponſe aucune atteinte à la gloire des

---

herbe. Il étoit au lit de la mort; ſon confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de réſignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite, *Eh bien* ! dit-il au malade, *vous ſentez-vous un grand deſir de jouir de ces plaiſirs céleſtes* ?... *Ah ! monſieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage ; votre mauvais ſtyle m'en dégoûte.*

(*c*) Un homme ne ſeroit plus maintenant cité comme homme d'eſprit, pour avoir fait un madrigal ou un ſonnet.

philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe, ſans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées, mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes; & l'on n'en fait, dans le monde, que ſur la maniere de les préſenter. Les philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir & de ſa langue & de l'eſprit de ſon ſiecle? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable! que d'étude, pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſ-

prit du lecteur ! que d'obſervations ; pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées ! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance !*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait dans les philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel eſprit ne leur eſt guere plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins ſenſible au ſens (*d*)

(*d*) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées ; on le juge ſur les mots. Quel-

qu'à l'élégance de la phraſe, il ne reconnoît pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples ; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la philoſophie, accréditent contr'elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire : &, ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire ; & qu'enfin l'é-

---

que ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement ; il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

crivain élégant eſt comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les ſavants & les philoſophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent ſouvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conſéquence, peu de cas du bel eſprit : & leur mépris injuſte pour ce genre d'eſprit eſt principalement fondé ſur une grande inſenſibilité pour l'eſpece d'idées qui entrent dans la compoſition des ouvrages de bel eſprit. Ils ſont preſque tous, plus ou moins, ſemblables à ce géometre devant qui l'on faiſoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique ſa curioſité ; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques ſcenes, & la rend en diſant : *Pour moi, je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet ouvrage ; il ne prouve rien.*

Le ſavant abbé de Longuerue étoit à peu près dans le cas de ce géometre : la poéſie n'avoit point de charmes pour lui ; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine ;

il avoit, diſoit-il, banni tous les poëtes de ſa bibliotheque (*e*).

Pour ſentir également le mérite & des idées & de l'expreſſion, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Monteſquieu, & quelques-uns de nos philoſophes que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les cauſes du mépris reſpectif qu'ont les uns pour les autres quelques ſavants & quelques beaux eſprits; je dois indiquer les cauſes du mépris où le bel eſprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'eſprit.

Le goût de notre ſiecle pour la philoſophie la remplit de diſſertateurs qui, lourds, communs & fatigans, ſont ce-

(*e*) « Il y a, diſoit ce même abbé de Longuerue, « deux ouvrages ſur Homere qui valent mieux qu'Ho- « mere lui-même; le premier, c'eſt *Antiquitates* « *Homericæ*; le ſecond, *Homeri gnomologia per Du-* « *portum*. Quiconque a lu ces deux livres a lu tout « ce qu'il y a de bon dans Homere, & n'a point eſ- « ſuyé l'ennui de ſes contes à dormir debout. »

pendant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces diſſertateurs, il en eſt qui s'expriment très-mal; ils le ſoupçonnent; ils ſavent que chacun eſt juge de l'élégance & de la clarté de l'expreſſion, & qu'à cet égard il eſt impoſſible de duper le public: ils ſont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel eſprit, pour prendre celui de bon eſprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont oui dire que le bon eſprit s'exprime quelquefois d'une maniere obſcure: ils ſentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon eſprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raiſonnements ſur l'obſcurité de leurs expreſſions; que c'eſt l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de ſottiſe: auſſi le ſaiſiſſent-ils avidement, en ſe cachant autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes que le défaut de bel eſprit eſt le ſeul droit qu'ils aient au bon eſprit, & qu'écrire mal n'eſt pas une preuve qu'on penſe bien.

Le jugement de pareils hommes, quelques riches ou puiſſants qu'ils ſoient

ſouvent (*f*), ne feroit cependant aucune impreſſion ſur le public, s'il n'étoit ſoutenu de l'autorité de certains philoſophes qui, jaloux comme les beaux eſprits d'une eſtime excluſive, ne ſentent pas que chaque genre différent a ſes admirateurs particuliers; qu'on trouve partout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'eſt point de nation qui n'ait en ſa diſpoſition un fonds d'eſtime ſuffiſant pour ſatisfaire à toutes les prétentions des hommes illuſtres; & qu'enfin, en inſpirant le dégoût du bel eſprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéreſſés à mépriſer l'eſprit, comprennent également ſous le nom de bel eſprit, qui ne leur eſt guere plus connu, & les ſavants & les philoſophes, & généralement tout homme qui penſe.

(*f*) En général, ceux qui, ſans ſuccès, ont cultivé les arts & les ſciences deviennent, s'ils ſont élevés aux premiers poſtes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils ſe mettent à la tête des ſots; ils voudroient anéantir le genre d'eſprit où ils n'ont pas réuſſi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apoſtats ſont les plus grands perſécuteurs.

CHAPITRE VII.

De l'eſprit du ſiecle.

CETTE ſorte d'eſprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des ſciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Partout où le peuple eſt ſans conſidération, ce qu'on appelle l'eſprit du ſiecle n'eſt que l'eſprit des gens qui donnent le ton, c'eſt-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel eſprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté ; tous deux ſont ordinairement plus ſenſibles au *bien dit* qu'au *bien penſé* : cependant ils ne diſent ni ne doivent dire les mêmes choſes (*a*), parce que

(*a*) Mille traits, agréables dans la converſation, ſeroient inſipides à lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit ſon divertiſſement.*

l'un & l'autre ſe propoſent des objets différents. Le bel eſprit, avide de l'eſtime du public, doit, ou mettre ſous les yeux de grands tableaux, ou préſenter des idées intéreſſantes pour l'humanité ou du moins pour ſa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à préſenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le ſecond diſcours; qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choſes ou des perſonnes; que la bonne compagnie eſt ordinairement peu inſtruite; qu'elle ne s'occupe guere que des perſonnes; que l'éloge eſt ennuyeux pour quiconque n'en eſt point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Auſſi ne cherche-t on, dans les cercles, qu'à malignement interprêter les actions des hommes, à ſaiſir leur côté foible, à les perſiffler, à tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes, à rire de tout, & enfin à jeter du ridicule ſur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'eſprit de converſation ſe réduit donc au talent de

médire agréablement, & ſurtout dans ce ſiecle, où chacun prétend à l'eſprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la ſupériorité d'un homme, ſans bleſſer la vanité du monde; où l'on ne diſtingue l'homme de mérite, de l'homme médiocre, que par l'eſpece de mal qu'on en dit; où l'on eſt, pour ainſi dire, convenu de diviſer la nation en deux claſſes; l'une, celle des bêtes, & c'eſt la plus nombreuſe; l'autre, celle des foux, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refuſer des talents. D'ailleurs, la médiſance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or chacun veut ſe louer: ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait: chaque homme eſt un orateur qui, par ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manieres de ſe louer; l'une, en diſant du bien de ſoi; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient

mériter. Notre ſiecle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot, qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette maniere de ſe louer eſt, ſans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe eſt un orgueilleux; chacun le fuit. Quiconque, au contraire, ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui, eſt un homme charmant; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſants; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à des bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au deſſein de nuire qu'au deſir de ſe vanter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite fait que l'homme dont on ne dit aucun mal, eſt, en général, un homme dont on ne peut

dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge ; il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit, *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra ; je n'en ſerai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais, ſi la philoſophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſements indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de méchants qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle ; ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir : ils deviennent d'abord méchants par air, ils reſtent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude, fer-

nez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques auſſi nuiſibles à la ſociété qu'ils y ſont communs. Conſidérez les ſources impures (*b*) d'où ſort

---

(*b*) L'un médit, parce qu'il eſt ignorant & oiſif: l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur & choqué des moindres défauts, il eſt habituellement malheureux; c'eſt à ſon humeur plus qu'à ſon eſprit qu'il doit ſes bons mots, *Facit indignatio verſum.* Un troiſieme eſt né attrabilaire; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis: eh quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de ſa haine! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des ſcélérats ou des frippons déguiſés; il le dit, & ſouvent il dit vrai: mais enfin il ſe trompe quelquefois. Or je demande ſi l'on n'eſt pas également dupe, ſoit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice? L'âge heureux eſt celui où l'on eſt la dupe de ſes amis & de ſes maîtreſſes. Malheur à celui dont la prudence n'eſt pas l'effet de l'expérience! La défiance prématurée eſt le ſigne certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui ſait ſi le plus inſenſé des hommes n'eſt pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ſes amis, s'expoſe au ſupplice d'une méfiance perpétuelle? L'on médit enfin pour faire montre de ſon eſprit; on ne ſe dit pas que l'eſprit ſatyrique n'eſt que l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un eſprit qui n'exiſte que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller ſans que l'éloge de l'eſprit ne devienne la ſatyre du cœur? Comment s'enorgueillir de ſes ſuccès dans un genre où, ſi l'on conſerve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit ſi elle étoit jointe à plus de lumiere.

la médiſance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choſes ; qu'un *vieux méchant* lui paroît auſſi ridicule qu'un *vieux charmant ;* que, parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand ſe dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (*c*). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médiſance eſt un beſoin. Ennemis-nés des eſprits ſupérieurs, & jaloux d'une eſtime qu'on leur refuſe, ils ſavent que, ſemblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croiſſent que ſur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que ſur les débris des grandes réputations ; auſſi ne s'occupent-ils que du ſoin de les détruire.

Ces hommes bornés ſont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié

(*f*) Ce n'eſt qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'eſprit l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illuſtre, un célebre artiſte, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or quel eſprit que celui dont aucune nation ne veut ?

que

que de ſes pairs ; à préſent, que chacun aſpire à l'eſprit & s'en croit, c'eſt preſque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des lecteurs. La plupart d'entr'eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'eſprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; & que, dans les livres, comme le diſoit un Anglois, *il faut aller à la chaſſe des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?*

Toutes les injuſtices de cette eſpece ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence à cet égard entre la conduite de l'homme d'eſprit & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit : l'homme d'eſprit, qui le

ſait, les écoute ſans dégoût : il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains ; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les Livres, dit-il, ne lui apprennent rien (*d*) ; il va même juſqu'à ſoutenir que tout a été dit & penſé ; que les auteurs ne font que ſe répéter, & qu'ils ne different entr'eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux, lui diroit-on, eſt-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le ſiecle dernier, fixé les loix de la peſanteur ? L'électricité

(*d*) Le ſavant, dit le proverbe Perſan, ſait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir.

ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux? Il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation? en a-t-on fixé les bornes? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'eſprit de commerce & l'eſprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux? a-t-on ſeulement fait le roman d'une bonne légiſlation (*e*), telle qu'on pourroit, à la tête d'une

(*e*) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours. *Punir & récompenſer* eſt un axiome. Tout le monde en ſait les mots; peu d'hommes en ſavent le ſens. Qui l'appercevroit dans toute ſon étendue auroit réſolu, par l'application de ce principe, le problême d'une légiſlation parfaite. Que de choſes pareilles on croit ſavoir, & qu'on répete tous les jours ſans les entendre! Quelle ſignification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverſes bouches!

On raconte d'une fille en réputation de ſainteté, qu'elle paſſoit les journées entieres en oraiſon. L'évêque le ſait, il va la voir: *Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées?* Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le Pa-*

colonie, l'établir ſur quelque côte déſerte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque ſiecle, préſent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reſte encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout eſt dit & penſé*, eſt donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'eſt point de moyens que l'envieux, ſous l'apparence de la juſtice, n'emploie pour dégrader le mérite. On ſait, par exemple, qu'il n'eſt point de vérité iſolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec leſquelles elle a néceſſairement quelques reſſemblances : c'eſt cependant de ces

---

ter, reprend l'évêque, *eſt ſans doute une excellente priere ; mais enfin un* Pater *eſt bientôt dit :* O monſeigneur, quelles idées de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté de Dieu, renfermée dans ces deux ſeuls mots, *Pater noſter* ! En voilà pour une ſemaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ? on en peut devider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

reſſemblances que part l'envie, pour accuſer journellement de plagiat les hommes illuſtres, nos contemporains (*f*). Lorſqu'elle déclame contre les plagiaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires & venger le public. Mais, lui répondroit-on, ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives ; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute

(*f*) Sous le nom d'amour, Héſiode, par exemple, nous donne à peu près l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poëte, ce n'étoit qu'une idée vague : elle eſt au contraire, dans Newton, le réſultat de combinaiſons & de calculs nouveaux ; Newton en eſt donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit, *Nihil eſt in intellectu quod non prius fuerit in ſenſu*, il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus, dans le philoſophe Grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philoſophe Anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phraſe vuide de ſens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte ; que cette découverte ſuppoſe du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations qui menoient à ce principe ; & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

moins eſtimables que les gens de génie, ſont cependant très-utiles au public ; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, ſi les particuliers qui compoſent la ſociété doivent ſe ranger ſous pluſieurs claſſes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il eſt évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir ; qu'il faut des auteurs pour toutes les claſſes (g), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaines pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne ſont pas univerſellement ſenties, & leur évidence n'eſt point conſtatée, qu'elles n'aient, de la plus ſublime philoſophie, deſcen-

(g) Je rapporterai à ce ſujet un fait aſſez plaiſant. Un homme ſe faiſoit un jour préſenter à un magiſtrat, homme de beaucoup d'eſprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magiſtrat. *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'eſt encore parvenu ? Je le crois bien*, reprend l'auteur : *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages eſt imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique : je ne compoſe que pour les colonies.*

du juſqu'à la poéſie ; &, de la poéſie, juſqu'aux ponts-neufs : Ce n'eſt ordinairement que dans cet inſtant ſeul, qu'elles deviennent aſſez communes pour être utiles.

Au reſte, cette envie, qui prend ſi ſouvent le nom de juſtice, & dont perſonne n'eſt entiérement exempt, n'eſt le vice d'aucun état. Elle n'eſt ordinairement active & dangereuſe que dans des hommes bornés & vains. L'homme ſupérieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les gens du monde ſont trop légers, pour obéir longtemps au même ſentiment : ils ne haïſſent point le mérite littéraire ; ſouvent même ils le protegent : leur unique prétention, c'eſt d'être agréables & brillants dans la converſation. C'eſt dans cette prétention que conſiſte proprement l'eſprit du ſiecle : auſſi n'eſt-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'inſipidité.

Une femme de peu d'eſprit paroît entiérement occupée de ſon chien, elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offenſe ; on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle ſait qu'on eſt

quelque choſe dans la ſociété, lorſqu'on a prononcé tant de mots (*a*), qu'on a fait tant de geſtes & tant de bruit : l'occupation de ſon chien eſt donc moins, pour elle, un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité ; elle eſt, à cet égard, très-bien conſeillée par ſon amour-propre, qui, pour le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'eſprit du ſiecle ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe le repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiecles de la Grece, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes

(*h*) C'eſt à ce ſujet que les Perſans diſent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

des attitudes qu'on donne aux Muſes? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidere tout avec un ris malin & un œil moqueur? Or, ces deux portraits ſi différents nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai que, dans chaque ſiecle, un peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiecle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque naion.

CHAPITRE VIII.

De l'eſprit juſte (a).

POUR porter, ſur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements toujours juſtes, il faudroit être exempt de toutes les paſſions qui corrompent notre jugement ; il faudroit avoir habituellement préſentes à la mémoire les idées dont la connoiſſance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout ſavoir. Perſonne ne ſait tout : on n'a donc l'eſprit juſte qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un eſt bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expreſſion, & enfin de toutes les beautés du ſtyle ; mais il eſt mauvais juge

(a) Dans un ſens étendu, l'eſprit juſte ſeroit l'eſprit univerſel. Il ne s'agit point de cette ſorte d'eſprit dans ce chapitre ; je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

de la juſteſſe du plan. L'autre, au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniere partie ; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la vérité ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle & par conſéquent la principale beauté de ce genre, conſiſte à peindre fidélement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer que cette derniere ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons ; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup ; & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue : auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes

& quelquefois neuves des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquemment à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain : cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences toujours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même, en général, plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui, rappellant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelques juſtes que ſoient les conſéquences qu'on tire, ou d'un ſentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera jamais cité que comme un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il piſſoit, il ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſéquence, ce vertueux

citoyen, préférant le ſalut de ſa patrie au ſien propre, retenoit toujours ſon urine; il étoit prêt à périr, lorſqu'un medecin, homme d'eſprit, entre tout effrayé dans ſa chambre: *Narſingue* (*b*), lui dit-il, *eſt en feu; ce n'eſt bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien piſſe, raiſonne juſte, & paſſe pour fou (*c*).

(*b*) Capitale du Biſnagar.

(*c*) Les eſprits juſtes pouvoient regarder l'uſage où l'on étoit autrefois de décider de la juſtice ou de l'injuſtice d'une cauſe, par la voie des armes, comme un uſage très-bien établi. Il leur paroiſſoit la conſéquence juſte de ces deux propoſitions: *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injuſtice.* » S'il s'élevoit une diſpute ſur « la propriété d'un fonds, ſur l'état d'une perſonne, « ſi le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, « on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'em- « pereur Othon, vers l'an 968, ayant conſulté les « docteurs pour ſavoir ſi en ligne directe la repré- « ſentation devoit avoir lieu, comme ils étoient de « différents avis, on nomma deux braves pour déci- « der ce point de droit: l'avantage étant demeuré « à celui qui ſoutenoit la repréſentation, l'empereur « ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir. *Mémoires de « l'académie des inſcriptions & belles-lettres, tom. XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'académie des inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui ſe prati-

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme fous, ce n'eſt pas uniquement parce qu'ils appuient leur raiſonnement ſur des principes faux, mais ſur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wiſthnou, & le muſulman qui, d'après l'alcoran, ſoutient que la terre eſt portée ſur les cornes d'un taureau, ſe fondent certainement ſur des principes auſſi ridicules que ceux de mon Indien ; cependant l'un & l'autre ſeront, chacun en leur pays, cités comme des gens ſenſés. Pourquoi le ſeront-ils ? C'eſt qu'ils ſoutiennent des opinions qui ſont généralement reçues. En fait de vérités re-

---

quoit ainſi : » Après quelques oraiſons prononcées » ſur le patient, on lui lioit la main droite avec le » pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, » & dans cet état on le jetoit à l'eau ; s'il ſurnageoit » on le traitoit en criminel ; s'il enfonçoit, il étoit » déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit ſe trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, & ſon volume étant ſupérieur à un égal volume d'eau, il doit néceſſairement enfoncer. On n'ignore pas ſans doute un principe de ſtatique auſſi ſimple, d'une expérience ſi commune ; mais la ſimplicité de ces temps-là attendoit toujours un miracle, qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur refuſer pour leur faire connoître la vérité. *Ibid.*

ligieuſes, la raiſon eſt ſans force contre deux grands miſſionnaires, l'Exemple & la Crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands ſont la loi des petits. Ce Chinois & ce muſulman paſſeront donc pour ſages, uniquement parce qu'ils ſont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtiſe : celui-là ſeul eſt cité comme bête qui n'eſt pas bête de la bêtiſe commune.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont : ils y gravent cette inſcription, LE PRESENT PONT EST FAIT ICI ; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſément les dogmes des bonzes, des brachmanes & des talapoins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les rois, les peuples, les miniſtres & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vé-

nération la plus profonde ? Comment ; en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répete, d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici ;* & qu'il n'en eſt pas ainſi lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpece de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La ſcience des choſes com-

munes eſt la ſcience des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie eſt, à cet égard, d'une ignorance groſſiere. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'art ou de la ſcience qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il néglige toute autre eſpece de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colomne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure, & tantôt lumineuſe. Le grand homme, toujours ſupérieur en un genre, manque néceſſairement d'eſprit en beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici par *eſprit* l'aptitude à s'inſtruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoiſſance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, &

la diſtinction qu'il eſt à portée de faire entre une demi-connoiſſance & une connoiſſance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage ſur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien ſu profondément, ſe croient toujours aſſez inſtruits lorſqu'ils ont une connoiſſance ſuperficielle des choſes. L'ignorance & la ſottiſe ſe perſuadent aiſément qu'elles ſavent tout : l'une & l'autre ſont toujours orgueilleuſes. Le grand homme ſeul peut être modeſte.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans leſquelles la nature le force à ſe renfermer, c'eſt pour faire plus évidemment ſentir que l'eſprit juſte, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais ſur divers objets du raiſonnement. Un tel eſprit eſt impoſſible. Le propre de l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues : Or ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions : l'eſprit juſte n'eſt donc,

le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir, de tous les conſeillers le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, ſurtout lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'eſt être encore aſſez modeſte que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde ſouvent comme des viſionnai-

res, comme des eſprits ſyſtématiques & de mauvaiſes têtes (*d*). O eſprits juſtes ! leur diroit-on, lorſque vous traitez de mauvaiſes têtes ces grands hommes, qui du moins ſont ſi ſupérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion penſez-vous que le public puiſſe avoir de vous, dont l'eſprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conſéquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eſt peu importante ? Toujours en extaſe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, ſujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, ſans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorſque vous vantez entre vous la juſteſſe de votre eſprit, il me ſemble entendre des culs-de-jatte ſe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie &

(*d*) Dire d'un homme qu'il a une mauvaiſe tête, c'eſt le plus ſouvent dire, ſans le ſavoir, qu'il a plus d'eſprit que nous.

de paſſions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais, en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou mauvaiſe conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, eſt encore plus eſtimable que vous. En effet, on ſert ſa patrie, ou par l'innocence de ſes mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de ſervir ſa patrie, la derniere, qui, ſans contredit, appartient plus directement au génie, eſt, en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier ne ſont guere utiles qu'au petit nombre de ceux qui compoſent ſa ſociété : au contraire, les lumieres nouvelles, que ce même particulier répandra ſur les arts & les ſciences, ſont des bienfaits pour l'univers. Il eſt donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoiſſance publique.

Les déclamations des eſprits juſtes contre les gens de génie doivent, ſans

doute, en impoſer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Eſpagnol, à l'aſpect des lunettes que portent toujours ſur le nez quelques-uns de ſes docteurs, ſe perſuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils ſont très-ſavants ; ſi l'on prend tous les jours la vivacité du geſte pour celle de l'eſprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne auſſi la gravité ordinaire aux eſprits juſtes pour un effet de leur ſageſſe. Mais le preſtige ſe détruit, & l'on ſe rappelle bientôt que la gravité, comme le dit mademoiſelle de Scudery, n'eſt qu'un ſecret du corps pour cacher les défauts de l'eſprit (*e*). Il n'y a donc proprement que ces eſprits juſtes qui ſoient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reſte, qu'ils ſe croient ſages, parce qu'ils ſont ſérieux ; qu'inſpirés par l'orgueil & l'envie, lorſqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la juſtice ; perſonne à cet égard n'échappe à l'erreur. Ces mé-

(*e*) L'âne, dit, à ce ſujet, Montaigne, eſt le plus ſérieux des animaux.

priſes de ſentiment ſont en tous genres ſi générales & ſi fréquentes, que je crois répondre au deſir de mon lecteur, en conſacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de ſentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumiere, qui ſe compoſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe compoſe d'une infinité de ſentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le priſme propre à décompoſer ce faiſceau de ſentiments : en conſéquence, l'on ſe croit ſouvent animé ou d'un ſentiment unique, ou de ſentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment, & pourquoi nous ignorons preſque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux ſentir combien il eſt difficile d'échapper à ces mépriſes de ſentiment, je dois préſenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet, ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des ouvrages faits ſur cette matiere? C'eſt, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais, d'où naît cette confiance en vos lumieres? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable? on voit des procureurs, des avocats; on en con-

ſulte un grand nombre, on lit ſes factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur qui ſans ceſſe nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient ſoi-même un peu médecin. Telle eſt la conduite de l'intérêt vif. Lorſqu'il s'agit de l'éducation des enfants, ſi vous n'êtes point ſuſceptible du même intérêt, c'eſt que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels ſeroient les motifs de ma tendreſſe ? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns ſont affectés du ſentiment de la poſtéromanie ; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres ſont jaloux de commander ; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs eſclaves. L'animal ſe ſépare de ſes petits, lorſque leur foibleſſe ne les tient plus dans ſa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans preſque tous les cœurs, lorſque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que

des héritiers avides : & c'eſt la cauſe ; ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ſes petits fils ; il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.

Il eſt enfin des peres & des meres qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde ſait ce trait de la vie de M. de Lauzun : Il étoit à la baſtille ; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée. C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le gouverneur de la baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (*a*), écraſe

(*a*) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain diſent-ils que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang-froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

cette araignée. Le priſonnier reſſent un chagrin cuiſant ; il n'eſt point de mere que la mort de ſon fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de ſentiments pour des objets ſi différents ? C'eſt que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a ſouvent à pleurer que l'ennui & le déſœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroiſſent en général plus ſenſibles à la mort d'un enfant que ne le ſeroit un pere, diſtrait par ſes affaires, ou livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils, mais c'eſt qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (*b*), dont tant de gens font parade & dont ils ſe

(*b*) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on eſt, en ce genre, ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'eſt certainement qu'à ſon corps qu'on en

croient vivement affectés, n'eſt le plus ſouvent, en eux, qu'un effet ou du ſentiment de la poſtéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques que c'eſt à leur zele pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contr'eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philoſophe eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier cas,

---

veut; & c'eſt, à cet égard, pour ſatisfaire & ſes beſoins & ſurtout ſa curioſité, qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au théâtre pour la tendreſſe de deux époux, lorſque ces mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entr'eux ont ſenti que, ſi l'on fait tout pour les faveurs deſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

vous pouvez, animés de cette vertu douce que ſuppoſe la religion, lui en prouver philoſophiquement la fauſſeté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *une obéiſſance aveugle; nous enſeignons, nous prouvons, nous perſuadons.* Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la religion: le croire, ſeroit un blaſphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas ſe concilier avec les principes de la religion. Vous penſez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui réſiſte aux efforts de votre eſprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, eſt réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne ſavez-vous pas que Galilée (c) fut indignement traîné dans les

(c) Les perſécuteurs de Galilée ſe crurent, ſans doute, animés du zele de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que,

priſons de l'inquiſition, pour avoir ſoutenu que le ſoleil étoit immobile au

---

s'ils s'étoient ſcrupuleuſement examinés, & qu'ils ſe fuſſent demandé pourquoi l'égliſe ſe réſervoit le droit de punir par l'affreux ſupplice du feu les erreurs d'un homme, lorſque, faiſant trouver au crime un aſyle inviolable près des autels, elle ſe déclaroit, pour ainſi dire, la protectrice des aſſaſſins? s'ils ſe fuſſent encore demandé pourquoi cette même égliſe, par ſa tolérance, ſembloit favoriſer les forfaits de ces peres qui mutilent ſans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts & ſur le théâtre, ils dévouent au plaiſir de quelques oreilles délicates? & qu'enfin ils euſſent apperçu que les eccléſiaſtiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fuſſent reçues & chérement gagées dans les égliſes: alors ils ſeroient néceſſairement convenus que le zele de la religion n'étoit pas l'unique ſentiment qui les animoit. Ils auroient ſenti qu'ils ne faiſoient du temple le réfuge du crime, que pour conſerver par ce moyen un plus grand crédit ſur une infinité d'hommes, qui reſpecteroient dans les moines les ſeuls protecteurs qui puſſent les ſouſtraire à la rigueur des loix; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau ſyſtême, que pour ſe venger de l'injure involontaire que leur faiſoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroiſſant plus inſtruit que les eccléſiaſtiques, pouvoit diminuer leur crédit ſur le peuple. Il eſt vrai que, même dans l'Italie, l'on ne ſe rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquiſition fit à ce philoſophe. Je citerai, pour preuve de de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, eſt rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adreſſe aux inquiſiteurs qui condamnerent Galilée: » Quel étoit, leur dit-il, ſ

centre du monde, que ſon ſyſtême ſcandaliſa d'abord les imbécilles, & leur parut abſolument contraire à ce texte de l'écriture, *Arrête-toi, ſoleil?* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous aſſure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une cenſure précipitée, d'expoſer, ſi ce n'eſt la religion, du moins ſes miniſtres, à la haine qu'excite la perſécution? Pourquoi, toujours empruntant le ſecours de la force & de la terreur, vouloir impoſer ſilence aux gens de génie, & priver l'hu-

» votre aveuglement, lorſque vous traînâtes indi-
» gnement ce grand homme dans vos cachots? Eſt-
» ce là cet eſprit pacifique que vous recommande le
» ſaint apôtre qui mourut en exil à Patmos? Non:
» vous futes toujours ſourds à ſes préceptes. Perſé-
» cutons les ſavants: telle eſt votre maxime. Or-
» gueilleux humains, ſous un extérieur qui ne reſpi-
» re que l'humilité, vous qui parlez d'un ton ſi
» doux, & qui trempez vos mains dans le ſang, quel
» démon funeſte vous introduiſit parmi nous? «

manité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéiſſez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agiſſez pas conformément à ces principes, ce n'eſt donc pas l'eſprit de Dieu qui vous anime (*d*). Mais, direz-vous, quelles ſont donc les divinités qui m'inſpirent ? La pareſſe & l'orgueil. C'eſt la pareſſe, ennemie de toute contention d'eſprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, ſans étude & ſans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philoſophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fauſſes.

C'eſt l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre

(*d*) Si le même dévôt fanatique, doux à la Chine & cruel à Liſbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la perſécution, ſelon qu'il y eſt plus ou moins puiſſant ; comment concilier des conduites auſſi contradictoires avec l'eſprit de l'évangile ; & ne pas ſentir que, ſous le nom de la religion, c'eſt l'orgueil de commander qui les inſpire ?

homme, qui lui fait déteſter dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le ſouleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'eſt donc cette même pareſſe & ce même orgueil qui, ſe déguiſant (*e*) à ſes yeux ſous l'apparence du zele (*f*), en font le perſécuteur des hommes éclairés; & qui, dans l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots & dreſſé les

(*e*) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuiſible à l'humanité, mais qui conſiſte dans un acte qu'il eſt impoſſible de ſe diſſimuler à ſoi-même, on ſe fait illuſion ſur tout le reſte. Tous les vices, à nos yeux, ſe transforment en autant de vertus. L'on prend, en ſoi, le deſir des grandeurs pour élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médiſance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zele louable. Auſſi la plupart de ces paſſions s'allient-elles aſſez communément avec la bigoterie.

(*f*) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de diſpoſer des trônes, s'imaginoient auſſi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif ſecret d'ambition ſe mêloit à la ſainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois étoit de conſacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les dépoſer pour cas d'héréſie. Or, les eccléſiaſtiques étant les ſeuls juges de l'héréſie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faiſoit trouver à ſon gré dans tous les princes qui lui déplaiſoient.

bûchers de l'inquiſition.

Au reſte, ce même orgueil ſi redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-haut, perſécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces phariſiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déciſions, que de vizirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de vizir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la nation; qui ne ſoutienne, ſans le ſavoir, qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au public; & que blâmer ſa conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même; &, dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il eſt vertueux, ne verra jamais avec indifférence les

maux qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration ? La légiſlation, qui, de toutes les ſciences, eſt la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre ſcience, ſe perfectionner par les mêmes moyens ? C'eſt en éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les ſciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes ſciences. Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile du ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la légiſlation, & par conſéquent au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commiſe, le divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien public eſt l'objet que ſe propoſe tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à ſoutenir une ſottiſe ? L'axiome que vous établiſſez ne ſignifie donc rien autre choſe, ſinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince

la néceſſité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conſeillé.

Au reſte, il eſt peu d'hommes qui échappent aux illuſions de cette eſpece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en eſt pour qui les autres ne ſoient, pour ainſi dire, que des corps diaphanes, & qui liſent également bien & dans leur intérieur & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en eſt petit. Pour ſe connoître, il faut s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les moraliſtes ſont preſque les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité ! Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne ? Un homme joue le ſingulier ? riez-en, à la bonne heure : c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite. Pourquoi n'en uſe-

rez-vous pas de même avec un homme d'eſprit ? C'eſt que ſa ſingularité attire l'attention du public : or ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie ; & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit ; le mérite ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé : & c'eſt une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas ? En général, les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets ; un caractere pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité, mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la ſingularité eſt donc très-rare.

Pour ſoutenir le perſonnage de ſingulier, de quelle activité faut-il être doué ? quelle connoiſſance du monde faut-il avoir, & pour choiſir préciſément un ridicule qui ne nous rende ni

odieux ni mépriſable aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere & le proportionner à notre mérite? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe? il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce héros ſe pourvoit, par le conſeil de la ſibylle, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du cerbere. Qui ſait ſi, pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jeter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes ſottiſes, adoucir la haine de ſes concitoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaîne contre les ridicules des gens d'eſ-

prit, c'eſt que toute ſingularité ne nous bleſſe point en eux. Une ſingularité groſſiere & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faiſant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il eſt exempt, en lui perſuadant que tous les gens d'eſprit ſont fous, & que lui ſeul eſt ſage, eſt une ſingularité toujours très-propre à leur concilier ſa bienveillance. Qu'un homme d'eſprit, par exemple, s'habille d'une maniere ſinguliere : la plupart des hommes, qui ne diſtinguent point la ſageſſe de la folie, & ne la reconnoiſſent qu'à l'enſeigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou ; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? On ne peut rire ſouvent d'un homme ſans en parler beaucoup. Or ce qui perdroit un ſot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas ſans avouer, & peut-être même ſans exagérer ſa ſupériorité dans le genre où il ſe diſtingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à ſon

inſu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoiſſance ne te dois-je pas ? lui diroit volontiers l'homme d'eſprit ; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'eſt pas long-tems mépris ſur les motifs de ton aigreur : c'eſt l'éclat de ma réputation, & non ma ſingularité, qui t'offenſe. Si tu l'oſois, tu jouerois, comme moi, le ſingulier : mais tu ſais qu'une ſingularité affectée eſt une platitude dans un homme ſans eſprit : ton inſtinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite néceſſaire pour jouer le ſingulier. Voilà quelle eſt la vraie cauſe de ton horreur pour la ſingularité. (g) Tu

(g) C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'amour que preſque tous les ſots croient afficher pour la probité, lorſqu'ils diſent : Nous fuyons les gens d'eſprit ; c'eſt mauvaiſe compagnie ; ce ſont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'égliſe, la cour, la magiſtrature, la finance, ne fourniſſent pas moins d'hommes répréhenſibles que les académies. La plupart des gens de lettres ne ſont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs le deſir de l'eſtime, que ſuppoſe toujours l'amour de l'étude, leur ſert à cet égard de préſervatif. Parmi les gens de lettres, il en eſt peu dont la probité ne ſoit conſtatée par quelque acte de vertu. Mais, en les ſuppoſant même auſſi fripons que les ſots,

reſſembles à ces femmes contrefaites ; qui, criant ſans ceſſe à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'eſt à leur difformité qu'elles doivent leur reſpect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous eſt toujours caché ; ce n'eſt que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant, qui, dit-on, eſt arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute ſa cour ; on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée : la peur la ſaiſit, elle pouſſe un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe ſur un gazon. Au moment de ſa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ſes côtés ; c'étoit le premier miniſtre du duc ;

---

les qualités de l'eſprit peuvent du moins compenſer en eux les vices du cœur ; mais le ſot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'eſprit ? C'eſt que leur préſence humilie, & qu'on prend en ſoi pour amour de la vertu ce qui n'eſt qu'averſion pour les hommes ſupérieurs.

Ah ! monſieur, lui dit-elle, que vous me raſſurez ! & que j'ai de graces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eh ! madame, qui pourroit y tenir ?* répond le miniſtre : *mais, dites-moi, étoit-elle bien groſſe ?* Ah ! monſieur, elle étoit affreuſe. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il, *c'eſt pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-ſouris.* Ce fait eſt l'hiſtoire de tous les hommes. On ne peut ſupporter ſon ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; &, dans ce monde, ce n'eſt jamais qu'une vanité qui ſe moque de l'autre. Auſſi, d'après Solomon, eſt-on toujours tenté de s'écrier : *Tout eſt vanité.* C'eſt à cette vanité que tiennent la plupart de nos mépriſes de ſentiment. Mais, comme c'eſt ſurtout en matiere de conſeils que cette mépriſe eſt plus facilement apperçue, après avoir expoſé quelques-unes des errreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il eſt encore utile de montrer les erreurs où cette mê-

me ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des conſeils.

TOUT homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous conſulte nous eſt agréable: c'eſt un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien?

Auſſi n'eſt-il perſonne qui n'en profite? Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement ſans être inſtruit ni éclairé ; & nos conſeils n'ont été que notre panégyrique. C'eſt donc, preſque toujours, la vanité qui conſeille. Auſſi veut-on corriger tout le monde. C'eſt à ce ſujet qu'un philoſophe répondoit à un de ces conſeillers empreſſés : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puiſque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?* Si c'étoit, en effet, l'amitié ſeule qui donnât des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très-utile. Un avocat, un médecin, un philoſophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile, ſouvent même il eſt ridicule; parce qu'en général c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modele. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, &

lui propoſe ſes vues & ſes projets : Abandonnez-les, lui dira celui-ci ; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caracteres différents, ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis : mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractere formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il que le caractere une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer ; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux ; & que le miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours : *Il ne faut pas être ambitieux*. Il me ſemble entendre un médecin dire à ſon malade : *Monſieur, n'ayez pas la fievre.* Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle,

toute aſſemblée de femmes & tout amuſement frivole ; occupez-vous tout entier de votre fortune; imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je ſuis encore très-ſenſible au plaiſir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous ſavez qu'à mon âge ce plaiſir eſt un beſoin. Quelque choſe qu'il diſe, un vieillard ne comprendra jamais que la jouiſſance d'une femme ſoit ſi néceſſaire au bonheur d'un homme. Tout ſentiment qu'on n'éprouve plus eſt un ſentiment dont on n'admet point l'exiſtence. Le vieillard ne cherche plus le plaiſir, le plaiſir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans ſa jeuneſſe ſe ſont inſenſiblement éloignés de ſes yeux. L'homme alors eſt comparable au vaiſſeau qui cingle en haute mer, qui perd inſenſiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même diſparoît bientôt à leurs yeux. Qui conſidere l'ardeur avec laquelle chacun ſe propoſe pour modele, croit voir des nageurs répandus ſur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au-deſſus de l'eau, & ſe crient les

uns

uns aux autres : C'eſt moi qu'il faut ſuivre, & c'eſt là qu'il faut aborder. Retenu lui même par des chaînes d'airain ſur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le ſage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conſeiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'eſt ordinairement ne rien dire, ſinon : J'agirois de cette maniere, je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliere, *Vous êtes orfévre, monſieur Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand eſprit (*a*). Il me ſemble de voir le chef des Natchès (*b*), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, ſort de ſa cabane, & du doigt marque au ſoleil, ſon frere, la route qu'il doit tenir.

(*a*) Qui n'eſt point écuyer ne donne point de conſeils ſur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'eſt point ſi défiant en fait de morale : ſans l'avoir étudiée, on s'y croit très-ſavant, & en état de conſeiller tout le monde.

(*b*) Peuples ſauvages.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on conſulte peut, ſans doute, ſe faire illuſion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'eſt en lui que l'effet de ſa vanité; mais, comment cette illuſion paſſe-t-elle juſqu'à celui qui conſulte? comment n'eſt-il pas, à cet égard, éclairé par ſon intérêt? C'eſt qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'eſt que la plupart des hommes ſont foibles, ne peuvent ſe conduire eux-mêmes, ont beſoin qu'on les décide; & qu'il eſt très-facile, comme l'obſervation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de ſoi. Il n'en eſt pas pas ainſi d'un eſprit ferme. S'il conſulte, c'eſt qu'il ignore: il ſait que, dans tout autre cas, & lorſqu'il s'agit de ſon propre bonheur, c'eſt uniquement à lui ſeul qu'il doit s'en rapporter. En effet, ſi la bonté d'un conſeil dépend alors d'une connoiſſance exacte du ſentiment & du degré de ſentiment dont un homme eſt affecté, qui peut mieux ſe conſeiller que ſoi-même? Si l'intérêt vif nous

éclaire ſur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous ſur notre propre bonheur? Qui ſait ſi, le caractere formé & les habitudes priſes, chacun ne ſe conduit pas le mieux poſſible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde ſait cette réponſe d'un fameux oculiſte: un payſan va le conſulter; il le trouve à table, bûvant & mangeant bien: *Que faire pour mes yeux?* lui dit le payſan. *Vous abſtenir du vin*, reprend l'oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens, & cependant vous bûvez?* ..... *Oui vraiment; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur eſt, comme celui de cet oculiſte, attaché à des paſſions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs; & qui cependant, ſi je l'oſe dire, ſeroient fous de vouloir être plus ſages! Il eſt même des hommes, & l'expérience (c) ne l'a que

(c) Si, comme le dit Paſcal, l'habitude eſt une ſeconde & peut-être une premiere nature, il faut

trop démontré, qui ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la greve. Mais, répliquera-t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſieres : un bon conſeil, ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinairement plus funeſte que les excès même des paſſions.

En s'abandonnant à ſon caractere, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arriere, l'on ſoutient ſans fatigue l'impétuoſité des mers : mais, ſi l'on veut lutter contre les vagues en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve partout qu'une mer rude & fatigante.

---

avouer que, l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abymes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeller ce mot de Socrate : *Puiſſai-je*, diſoit ce philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeilleres !* Quiconque écoute la raiſon eſt non ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais peſe encore à la balance du doute les conſeils même de ces gens qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même : s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces gens ſages (*d*) qui,

(*d*) Chaque ſiecle ne produit peut-être que cinq ou ſix hommes de cette eſpece ; & cependant, en morale comme en médecine, on conſulte la premiere bonne femme. On ne ſe dit pas que la morale, comme toute autre ſcience, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſa-

connoiſſant la rareté & le prix d'un bon conſeil, en ſont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel ſoin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme ? Quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir de ſes goûts, de ſes inclinations, des ſentiments qui l'animent, & du degré de ſentiment dont il eſt affecté ? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger, en conſéquence, ſi tel défaut, dont on vouloit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir ? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeils de l'homme ſage ?

---

voir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

Oui, ſans doute, il en eſt. Toutes les paſſions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conſeils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'eſt, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; & les conſeils de l'orgueil, toujours humiliants, ne ſont preſque jamais ſuivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y réſiſte. C'eſt l'enclume qui repouſſe le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, eſt peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, eſt abſolument inconnu à l'orgueil. Il ne diſcute point. Ses conſeils ſont des déciſions, & ſes déciſions ſont la preuve de ſon ignorance. On diſpute ſur ce qu'on ſait, on tranche ſur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi: ſupérieur en eſprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent & croient en mes lumieres: me répliquer, c'eſt m'offenſer. Auſſi, toujours plein d'un reſpect profond pour lui-même, qui réſiſte à ſes conſeils eſt un entêté auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui lui répondroit-on, ſur qui doit tomber

ce reproche, ſi ce n'eſt ſur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes déciſions, ne flattent point ta préſomption ? Apprends que c'eſt le vice de l'humeur qui te ſauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes ſe reprochent réciproquement, & dont on accuſe principalement les grands & les rois ? Chacun, ſans doute, hait la louange, lorſqu'il la croit fauſſe : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs ſinceres. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce que chacun ſe croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges ſouffre du moins qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroît moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté : mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui don-

re, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artiſan juſqu'aux princes, tout aime la louange, &, par conſéquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois ſupporter, avec reconnoiſſance, les dures repréſentations d'un conſeiller vertueux ? Oui, ſans doute : mais ces princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux peuples. Or, de pareils conſeillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de ſa paſſion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire : une pareille liberté ne l'offenſe donc pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter : c'eſt la morſure d'une maîtreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe, Vous êtes un ſot, vous placez mal votre argent, voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille fran-

chiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes qui, relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs : il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (*e*). Loin de lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands prin-

(*e*) La plupart des princes, dit le poëte Saadi, ſont ſi indifférents aux bons conſeils, ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extremité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

ces doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis ; ils ne different que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere ; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différents entr'eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige ? Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage : ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante ; s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet dans toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes : *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere ; tel eſt mon avis ; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde : mais n'adoptez rien ſans examen*, &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on re-

connoît l'homme ſage ; lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit ; &, s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié, qui conſeille, prend à peu près le ton de la ſageſſe ; elle unit ſeulement l'expreſſion du ſentiment à celle du doute. Réſiſte-t-on à ſes avis ? va-t-on même juſqu'à les mépriſer ? c'eſt alors qu'elle ſe fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ſes repréſentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque paſſion a donc ſes tours, ſes expreſſions & ſa maniere particuliere de s'exprimer : auſſi l'homme qui, par une analyſe exacte des phraſes & des expreſſions dont ſe ſervent les différentes paſſions, donneroit le ſigne auquel on peut les reconnoître, mériteroit ſans doute infiniment de la reconnoiſſance publique. C'eſt alors qu'on pourroit, dans

le faiſceau de ſentiments qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer du moins le ſentiment qui domine en nous. Juſques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentiments, dans les erreurs les plus groſſieres.

CHAPITRE XII.

Du bon ſens.

LA différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe difiérente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes, & l'autre l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les paſſions ; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiere qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ? l'homme de bon ſens eſt aveugle : privé de paſſions, il ſe trouve, en même-temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette atten-

tion continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention, ni par conſéquent aucun eſprit : & c'eſt, ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit que l'eſprit commence (*a*).

Il ne faut cependant point en conclurre que le bon ſens ſoit ſi commun. Les hommes ſans paſſions ſont rares. L'eſprit juſte, qui, de toutes les ſortes d'eſprit, eſt ſans contredit l'eſpece la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas ſur leur parole. C'eſt M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard, on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain ? les

(*a*) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens*, que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

gens de bon ſens peuvent être appellés aux grandes places ; & les remplir dignement. L'état eſt-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon ſens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conſerve les choſes dans l'état où elle les trouve. Ils laiſſent tout aller comme il va. Leur ſilence dérobe les progrès du mal, & s'oppoſe aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement très-propres. Les ſeules fautes qu'ils y commettent ſont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, ſont preſque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'eſt point habile, mais elle eſt toujours raiſonnable. L'abſence de paſſions, en interceptant toutes les lumieres dont les paſſions ſont la ſource, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les paſſions précipitent. Les gens ſenſés ſont en général plus heureux que les

hommes livrés à des paſſions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né ſenſible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette ſenſibilité. Il lui reſte un cœur; & ce cœur s'ouvre encore aux foibleſſes des autres; ſa ſenſibilité ſe ranime avec eux; il jouit enfin du plaiſir d'être ſenſible, ſans en être moins heureux. Auſſi, plus aimable aux yeux de tous, eſt-il plus aimé de ſes concitoyens, qui lui ſavent gré de ſes foibleſſes.

Quelque rare que ſoit le bon ſens, les avantages qu'il procure ne ſont que perſonnels; ils ne s'étendent point ſur l'humanité. L'homme de bon ſens ne peut donc prétendre à la reconnoiſſance publique, ni par conſéquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la ſuite du bon ſens, eſt une vertu que les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, ſi vantée & quelquefois ſi utile aux particuliers, n'eſt pas pour tout un peuple une vertu ſi deſirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verſer ſur une nation, le don, de tous, le

plus funeſte ſeroit, ſans contredit, la prudence, ſi le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'eſt-ce en effet que l'homme prudent ? celui qui conſerve, des maux éloignés, une image aſſez vive, pour qu'elle balance en lui la préſence d'un plaiſir qui lui ſeroit funeſte. Or ſuppoſons que la prudence deſcende ſur toutes les têtes qui compoſent une nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq ſols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme ſe préſenteroit à l'autel de l'hymen, s'expoſeroit au malaiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfants ? Quel homme, conſéquent aux principes de ſa religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici bas ; &, tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtere, le moyen d'accroître la félicité promiſe à la ſainteté ? Quel homme ne choiſiroit pas, en conſéquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel

ſon ſalut ſeroit le moins expoſé ; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'enſevelir dans un monaſtere (*b*) ? C'eſt donc à l'inconſéquence que la poſtérité devra ſon exiſtence. C'eſt la préſence du plaiſir, ſa vue toute puiſſante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eſt donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conſervation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'eſt deſirable que dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raiſon, ſynonyme du mot de *bon ſens* & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime ; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe tient à ſon inaction ; & que ſon infaillibilité apparente n'eſt le plus ſou-

(*b*) Lorſqu'il s'agiſſoit à la Chine de ſavoir ſi l'on permettroit aux miſſionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, aſſemblés à ce ſujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, diſoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait pût s'étendre beaucoup.

vent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conſéquence les plus grands éloges au bon ſens, qu'ils placent & doivent réellement placer au deſſus de l'eſprit! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile : & de-là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres, *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie ;* cette phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célebres.

CHAPITRE XIII.

Eſprit de conduite.

L'OBJET commun du deſir des hommes, c'eſt le bonheur ; & l'eſprit de conduite ne devroit être, en conſéquence, que l'art de ſe rendre heureux. Peut-être s'en ſeroit-on formé cette idée, ſi le bonheur n'avoit preſque toujours paru moins un don de l'eſprit, qu'un effet de la ſageſſe & de la modération de notre caractere & de nos deſirs. Preſque tous les hommes, fatigués par la tourmente des paſſions, ou languiſſants dans le calme de l'ennui, ſont comparables, les premiers au vaiſſeau battu par les tempêtes du nord, & les ſeconds au vaiſſeau que le calme arrête au milieu des mers de la zône torride. A ſon ſecours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureuſement, il faut être pouſſé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard ſur

le bonheur, n'auroit aucun rapport au ſujet que je traite.

On n'a juſqu'à préſent entendu par *eſprit de conduite* que la ſorte d'eſprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on ſe propoſe.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les gouvernements où les graces ſont dans la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces ; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractere qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des grands, eſt un caractere pliable à toute ſorte de caracteres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractere, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire for-

tune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres : il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune & ſe concilier la bienveillance d'un grand, en ſe faiſant ou le miniſtre de ſes plaiſirs ou ſon eſpion. Auſſi le hazard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le hazard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à ſon protecteur ; c'eſt le hazard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit M. le duc d'Orléans régent, *eſt un courtiſan parfait.* Conſéquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'eſt rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, ſi les grandes fortunes ſont en général l'œuvre du hazard, & ſi l'homme n'y contribue qu'en ſe prêtant aux baſſeſſes & aux friponneries preſque toujours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'eſt fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur

hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces propos bruſques qui déshonorent celui qui les prononce & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé ; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'eſprit dans ſa conduite. Il en eſt de même du premier qui s'eſt apperçu qu'il pouvoit, dans la maiſon des gens en place, ſe créer la charge de plaſtron des plaiſanteries, & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriſer & de s'en moquer.

Quiconque ſe ſert ainſi de la vanité d'autrui pour arriver à ſes fins, eſt doué de l'eſprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche conſtamment à ſon intérêt, mais toujours ſous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il eſt très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il ſe propoſe, une route qui ſemble l'en écarter. C'eſt le moyen d'endormir la jalouſie de ſes rivaux, qui ne ſe réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obſtacle à ſes projets. Que de gens d'eſprit, en conſéquence, ont joué la folie, ſe ſont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des ſupérieurs, hélas ! trop faciles à tromper

tromper par les gens vils dont le caractere ſe prête à cette baſſeſſe ! Que d'hommes cependant ſont, en conſéquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir ! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend ſa ſource dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué ; or, de toutes les louanges, la plus flatteuſe, ſans contredit, eſt celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, ſans nous être nuiſibles, nous aſſurent de notre ſupériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie eſt la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, diſoit Parmenion à Philotas : *ménage-lui quelquefois le plaiſir de te reprendre ; & ſouviens-toi que c'eſt à ton infériorité apparente que tu devras ſon amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent

une haine ſecrette aux talents ſupérieurs (*a*) ! L'homme médiocre eſt l'homme aimé. *Monſieur*, diſoit un pere à ſon fils, *vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ces ſuccès : vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractere ; vos lumieres ſont courtes, votre eſprit eſt borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des ma-

(*a*) Tout le monde ſait ce trait d'un courtiſan d'Emmanuel de Portugal. Il eſt chargé de faire une dépêche : le prince en compoſe une ſur le même ſujet, compare les dépêches, trouve celle du courtiſan la meilleure ; il le lui dit. Le courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il ; *le roi ſait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

nœuvres dont ſe ſert l'intrigant, & ne peut, preſque jamais, ſavoir ſi ſon élévation eſt l'effet, ou de ce qu'on appelle l'eſprit de conduite, ou du pur hazard. D'ailleurs, le nombre des idées néceſſaires pour faire fortune n'eſt point immenſe. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoiſſance ne faut-il pas en avoir? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a beſoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philoſophe, on trouve, à cet égard, la différence qu'entre le courrier & le géographe. Le premier ſait peut-être mieux que M. Danville le ſentier le plus court pour gagner Verſailles; mais il ne connoît certainement pas la ſurface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public, qu'on le tranſporte dans une aſſemblée du peuple; il y ſera auſſi gauche, auſſi déplacé, auſſi ſilentieux, que le ſeroit auprès des grands le génie ſupérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les ſiecles & de tous les pays, dédaigne la connoiſſance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc

point les hommes ; & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son objet n'eſt point de plaire au public, mais à quelques gens puiſſants, & ſouvent bornés ; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages, & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui même. On eſt bien plus sûr de ſoi, lorſqu'on prend, que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit de conduite n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune ſorte d'eſtime pour cette ſorte d'eſprit. L'intrigant ſe fait le centre de la nature ; c'eſt à ſon intérêt ſeul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le

bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la conſidération toujours attachée au pouvoir & ſurtout à la crainte qu'il inſpire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoiſſance générale. J'ajouterai même que l'eſprit qui le fait parvenir ſemble tout-à-coup l'abandonner lorſqu'il eſt parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer ; parce qu'en effet l'eſprit d'intrigue, néceſſaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'eſprit d'étendue, de force & de profondeur, néceſſaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'eſprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine baſſeſſe de caractere, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône : la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'empire, peuvent ſans doute à ſes yeux ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déjà l'horreur de ſes crimes aux

yeux de la poſtérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'hiſtoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour deſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve au deſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi l'on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'appanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous

place. Il en eſt des hommes comme des nations ; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suiſſe ! A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues ; content de lui, il s'occupe peu des autres ; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux ; l'étude remplit une partie de ſes journées ; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeul en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant : on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé eſt un ſpectacle agréable au protecteur ; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intri-

gue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attrendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégoûts. C'eſt pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur miſere, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpece d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſurtout dans ces pays entiérement deſpotiques, où, du plus vil eſclave, on fait un vizir; où les fortunes dépendent de la volonté du prince & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les ſultans,

ſont preſque toujours cachés ; les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparents, ils ignorent les véritables ; & c'eſt à cet égard qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, aſſurer que *l'hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage ;

il faut avouer qu'il eſt peu de Céſars ; & que, dans les gouvernements arbitraires, le hazard eſt preſque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé ; & c'eſt, peut-être, ce qui dans l'orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon empire ; elle met les rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux dé-

crets gravés ſur les tables de lumiere(*b*). C'eſt pour prouver ce dogme & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable aſſez ſinguliere :

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur ſe tait ; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours ; le projet eſt noble, on veut l'exécuter. On ſe diviſe

(*b*) Les muſulmans croient que tout ce qui doit arriver juſqu'à la fin du monde eſt écrit ſur une table de lumiere appellée *louh*, avec une plume de feu appellée *calam-azer* ; & l'écriture qui eſt deſſus ſe nomme *cazar* ou *cádar*, c'eſt-à-dire, *la prédeſtination inévitable*.

ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice? Aux confins de ces régions, les bachas, par les préſents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que la valeur en décide: & que nos richeſſes ſoient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille: c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers: mais

ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de bonzes ou de bramines, & parcourons la terre; nous la verrons, empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuſes. Diviſée d'opinions, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtere & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les enſeignent, les perſuadent, diviſent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant, pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens &

braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſurprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où, ſans doute le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dreſſe l'échaffaud, on le mene au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoît, ſous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le peuple, avec reſpect, entouroit le bramine, & le portoit dans ſa pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect : Dieux juſtes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeſſes à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'impoſture. Cependant l'on me traite de ſcélérat, on l'honore comme un ſaint : l'on me traîne à l'échaffaud, on le porte dans ſa pagode :

l'on m'empale, on l'adore.

C'eſt ainſi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'eſprit. Je me propoſe d'examiner, dans celui-ci, s'il eſt des talents qui doivent s'exclurre l'un l'autre. Cette queſtion, dira-t-on, eſt décidée par le fait : on n'eſt point à la fois ſupérieur en pluſieurs genres. Newton n'eſt pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres ; les vers de Leibnitz ſont mauvais. Il n'eſt pas même d'homme qui, dans un ſeul art, tel que la poéſie ou la peinture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules Romain. L'eſprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'é-

troites limites. Oui, ſans doute. Mais, répondrai-je, quelle en eſt la cauſe ? Eſt-ce le temps, eſt-ce l'eſprit qui manque aux hommes, pour s'illuſtrer en différents genres ?

La marche de l'eſprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les ſciences : toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation qu'on s'éleve en tous les genres juſqu'aux idées neuves & générales qui conſtatent notre ſupériorité. Tout grand phyſicien, tout grand chymiſte auroit donc pu devenir grand géometre, grand aſtronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les ſciences. Ce fait poſé, l'on conclurra ſans doute que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talents & des qualités qu'on ne poſſede qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont

ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions : ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie, enfin dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions : ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement ſenties : On ignore & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées & les ſentiments qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiſte, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au-deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la

paſſion de la gloire eſt commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en quelque genre que ce ſoit ; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres paſſions. Les hommes, dans leſquels cette union ſe fait, n'auront jamais de grands ſuccès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une ſcience telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent : en ce genre, c'eſt l'indifférence qui tient en main la balance de la juſtice. Dans les conteſtations, ce ne ſont point les parties, c'eſt l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il eſt capable d'un amour violent, ſaura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité ? *Dans un âge*, diſoit ce philoſophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtreſſe me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends, je ſuis furieux : je vais chez elle, je l'accable de reproches ; elle m'écoute, & me dit en riant :* » Fontenelle, lorſque je vous

pris, c'étoit ſans contredit le plaiſir « que je cherchois ; j'en trouve plus « avec un autre. Eſt-ce au moindre plai- « ſir que je dois donner la préférence ? « Soyez juſte, & répondez-moi. « *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raiſon ; & ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux du moins reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les paſſions ne raiſonnent point ſi juſte.

On peut donc diſtinguer deux genres différents de ſciences & d'arts, dont le premier ſuppoſe une ame exempte de toute autre paſſion que celle de la gloire ; & le ſecond, au contraire, ſuppoſe une ame ſuſceptible d'une infinité de paſſions. Il eſt donc des talents excluſifs. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On deſire en conſéquence, dans les hommes, des qualités contradictoires ; on leur demande l'impoſſible : on veut que la pierre jetée reſte ſuſpendue dans les airs, & n'obéiſſe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple ſans ai-

greur la méchanceté des hommes ; qu'il la conſidere comme un effet néceſſaire de l'enchaînement univerſel ; qu'il s'éleve contre le crime ſans haïr le criminel ; on vantera ſa modération : &, dans le même inſtant, on l'accuſera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne ſent pas que cette même abſence de paſſions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins ſenſible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce deſir : on veut être toujours heureux, &, par conſéquent, que les mêmes objets prennent à chaque inſtant la forme qui nous ſeroit la plus agréable. On a vu diverſes perfections éparſes dans différents objets ; on veut les trouver réunies dans un ſeul, & goûter à la fois mille plaiſirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eſt donc l'amour aveugle du bonheur, ſource d'une infinité de

ſouhaits ridicules, qui nous fait deſirer dans les hommes des qualités abſolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelqu'étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolument excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on ſoit en droit de les y deſirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents ſon fils joigne la conduite la plus ſage. Mais ſentez-vous, lui dirai-je, que vous deſirez dans votre fils des qualités preſque contradictoires ? Sachez que, ſi quelque concours ſingulier de circonſtances les a quelquefois raſſemblées dans le même homme, elles s'y réuniſſent très-rarement ; que les grands talents ſuppoſent toujours de grandes paſſions ; que les grandes paſſions ſont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite* eſt preſque toujours l'effet de l'abſence des paſſions,

& par conſéquent l'appanage de la médiocrité. Il faut de grandes paſſions pour faire du grand en quelque genre que ce ſoit. Pourquoi voit-on tant de pays ſtériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, ſi merveilleux dans leur premiere jeuneſſe, ne ſont-ils communément, dans un âge avancé, que des eſprits médiocres ? Par quelle raiſon enfin tout eſt-il plein de jolis enfants & de ſots hommes ? C'eſt que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne ſont pas échauffés de paſſions fortes. Eh bien ! je conſens, dira le pere, que mon fils en ſoit animé : il me ſuffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, ſentez-vous, lui répondrai-je, combien ce deſir eſt hazardeux ? C'eſt vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive préciſément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même ; & ſavoir ce que vous deſirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite ſage. Eſt-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ? Croyez qu'un

caractere paſſionné ſeroit pour votre fils un don funeſte, ſurtout chez les peuples où, par la conſtitution du gouvernement, les paſſions ne ſont pas toujours dirigées vers la vertu : étouffez donc en lui, s'il eſt poſſible, tous les germes des paſſions. Mais il faudra donc, répliquera le pere, renoncer en même temps à l'eſpoir d'en faire un homme de mérite ? Oui, ſans doute. Si vous ne pouvez vous y réſoudre, rendez-lui des paſſions ; tâchez de les diriger aux choſes honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choſes, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme paſſionné ; & c'eſt le hazard qui détermine preſque toujours ſes premiers pas. Si les hommes paſſionnés s'illuſtrent dans les arts, ſi les ſciences conſervent ſur eux quelqu'empire, & ſi quelquefois ils tiennent une conduite ſage ; il n'en eſt pas ainſi de ces hommes paſſionnés que leur naiſſance, leur caractere, leurs dignités & leurs richeſſes appellent aux premiers poſtes du monde. La bonne ou mauvaiſe conduite de ceux-ci eſt preſque entiérement ſou-

miſe à l'empire du hazard : ſelon les les circonſtances dans leſquelles il les place & le moment qu'il marque à leur naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus. Le hazard en fait, à ſon gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, Céſar dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur :*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius (*a*) ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée,

(*a*) Lu-cong-pang, fondateur de la dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs ; il s'empare d'une place, s'attache au ſervice de T-cou, devient général des armées, défait les T-ſin, ſe rend maître de pluſieurs villes, prend le titre de roi, combat, déſarme les princes révoltés contre l'empire : par ſa clémence, plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu empereur, & cité, dans l'hiſtoire des Chinois, comme un de leurs princes les plus illuſtres.

naiſſe

naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſants, l'état paroît ſans reſſource ; ſi le ſuccès favoriſe ſes entrepriſes, c'eſt un demi-dieu : Dans tout autre moment, ce n'eſt qu'un furieux ou inſenſé.

C'eſt à ces termes ſi différents que nous conduiſent ſouvent les mêmes paſſions. Voilà le danger auquel s'expoſe le pere, dont les enfants ſont ſuſceptibles de ces paſſions fortes qui ſi ſouvent changent la face du monde. C'eſt, dans ce cas, la convenance de leur eſprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils ſont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des ſervices importants, ne peuvent ſe rendre utiles à l'univers, ſe couronner de gloire, ni prétendre à l'eſtime générale, il n'en eſt aucun qui ne fût utile à ſes concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoiſſance, s'il étoit préciſément placé dans le poſte qui lui convient. C'eſt à ce ſujet que la Fontaine a dit :

Un roi prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage.

Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on préſente a peu d'eſprit ; de plus, il eſt pareſſeux. N'importe, dirai-je au nominateur ; donnez-lui la place. La bonne conſcience eſt ſouvent pareſſeuſe : l'activité, lorſqu'elle n'eſt point l'effet de l'amour de la gloire, eſt toujours ſuſpecte ; le fripon, toujours agité de remords & de craintes, eſt ſans ceſſe en action. La vigilance, dit Rouſſeau, eſt la vertu du vice.

On eſt prêt à diſpoſer d'une place : elle exige de l'aſſiduité. Celui qu'on propoſe eſt mauſſade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'aſſiduité ſera la vertu de la mauſſaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet ; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ſes fils joignent la conduite la plus ſage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en faſſent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſpotes que le pere envers ſes fils, dans tout l'orient eſt-il un peuple qui n'exige de ſes ſultans, & beaucoup de vertus, & ſurtout beaucoup de lumieres: cependant quelle demande plus injuſte? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres ſont le prix de beaucoup d'études & de méditations? L'étude & la méditation ſont une peine: l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif? le deſir ſeul de la gloire. Mais ce deſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſieme diſcours, eſt lui-même fondé ſur le deſir des plaiſirs phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le ſultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le ſultan eſt donc ſans deſirs: rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire: il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour

s'éclairer. Exiger de lui des lumieres ; c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éleve à l'empire, a pour ſucceſſeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſants de leur pere, s'endorment ſur le trône ; &, dès la troiſieme génération, la plupart en deſcendent ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple (*b*) : Li-t-ching, homme d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'empereur T-con-ching, ſe met à la tête des mécontens, leve une armée, marche à Peking, & le ſurprend. L'impératrice & les reines s'étranglent ; l'empereur poignarde ſa fille ; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon palais : c'eſt là qu'avant de ſe donner la

(*b*) Voyez l'*Hiſt. des Huns*, par M. de Guignes, tom. I, pag. 74.

mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe : *J'ai regné dix-ſept ans ; je ſuis détrôné : & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable : les grands de ma cour le ſont encore plus que moi ; ce ſont eux qui, me dérobant la connoiſſance des affaires de l'empire, ont creuſé l'abyme où je tombe. De quel front oſerai-je paroître devant mes ancêtres ? Comment ſoutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y conſens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il eſt innocent, & déjà aſſez malheureux de m'avoir eu ſi longtemps pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande preſque à tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'atmoſphere, répandu autour des trônes deſpotiques & des ſouverains qui s'y aſſeyent, ſemble rempli d'une vapeur léthargique qui ſaiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on guere parmi les grands rois que ceux qui ſe frayent la route du trône, ou

qui ſe ſont longtemps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſants? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à faire; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dépouillés; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la légiſlation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer, dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins abſolue qu'ils au-

roient ſur leurs ſujets, c'eſt-à-dire, à l'intérêt plus ou moins preſſant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'obſervation, donneroit certainement des réſultats aſſez juſtes : les ſofis & les mogols y ſeroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus ſtupides ; parce que, ſauf des circonſtances ſingulieres, ou le hazard d'une bonne éducation, les plus puiſſants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un deſpote d'orient s'occupe du bonheur de ſes peuples ; que, d'une main forte & d'un bras aſſuré, il tienne le gouvernail de l'empire ; ce ſeroit, avec le bras de Ganimede, vouloir ſoulever la maſſue d'Hercule. Suppoſons qu'un Indien, fit à cet égard, quelques reproches à ſon ſultan : De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, ſans injuſtice, exiger que je fuſſe plus éclairé que toi-même ſur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir ſuprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaiſirs pour le pénible honneur de te rendre heureux,

mes ſucceſſeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puiſſance? Tout homme s'aime, de préférence aux autres; tu le ſais. Exiger que, ſourd à la voix de ma pareſſe, au cri de mes paſſions, je les ſacrifie à tes intérêts, c'eſt vouloir le renverſement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire? Eſt-il un plaiſir accordé aux vertus & refuſé à la puiſſance? D'ailleurs, les hommes paſſionnés pour la gloire ſont rares, & ce n'eſt pas une paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir; & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le ſouverain au ſujet, & que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le ſceptre du deſpotiſme; lâche, qui n'oſes me l'arracher, ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté: Sache que, ſi tu reſpires, c'eſt que je le per-

mets : Apprends que chaque inſtant de ta vie eſt une grace. Vil eſclave, tu nais, tu vis pour mes plaiſirs. Courbé ſous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la miſere, meurs ; je te défends juſqu'à la plainte : Telle eſt ma volonté.

Ce que je dis des ſultans peut, en partie, s'appliquer à leurs miniſtres : leurs lumieres ſont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talents leur ſont néceſſaires, ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpece de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite abſolument incompatible avec les grands talents, par l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des courtiſans & l'intérêt général. Il en eſt, à cet égard, des miniſtres comme des gens de lettres. C'eſt une prétention ridicule de viſer à la fois à la gloire & aux penſions. Avant de compoſer, il faut preſque toujours opter entre l'eſtime publique & celle des courtiſans. Il faut

ſavoir que, dans la plupart des cours ; & ſurtout dans celles de l'orient, les hommes y ſont dès l'enfance emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire ; que la plupart des eſprits y ſont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes deſpotiques ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes ſont forcés de le rappeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour les gens de mérite ; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte, de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état & leur poſition, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais, que de demandes pareil-

les ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: & l'on veut, à la fois, que les citoyens ſoient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe légiſlation? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorſqu'on enleve ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens ſages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, & par conſéquent des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi bien tourné qu'un danſeur de l'opéra : on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion de talents preſque excluſifs ; & qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célebres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie

dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation: on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité ſe perd lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration, mille objets différents paſſeront rapidement devant lui: s'il ne peut jeter ſur chaque affaire qu'un coup-d'œil ſuperficiel, il faut, par cette ſeule raiſon, qu'au bout d'un certain temps cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Auſſi n'eſt-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une ſemblable attention. Ce n'eſt point à lui à percer juſqu'aux premiers principes de la morale & de la politique; à découvrir, par exemple, juſqu'à quel degré le luxe eſt utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états; quelle eſpece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier

l'eſprit de commerce avec l'eſprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour réſoudre de pareils problêmes, il faut le loiſir & l'habitude de méditer. Or comment penſer beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet eſprit d'invention qui ſuppoſe de grandes méditations. Ce qu'on eſt en droit d'exiger de lui, c'eſt un eſprit juſte, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philoſophes, ſoit frappé du vrai, le ſaiſiſſe avec force, & ſoit aſſez fertile en expédients pour porter juſqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon qu'il doit, à ce genre d'eſprit, joindre un caractere ferme, une conſtance à toute épreuve. Le peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel (*a*) met

(*a*) Au moment qu'on venoit de nommer un mi-

au bonheur général. Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoiſſances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les matieres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or ces matieres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du college, ap-

---

niſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit : « Vous aimez le « bien, vous êtes maintenant à portée de le faire. « On vous préſentera mille projets utiles au public ; « vous en deſirerez la réuſſite : gardez-vous cepen- « dant de rien entreprendre, avant d'examiner ſi « l'exécution de ces projets demande peu de fonds, « peu de ſoins & peu de probité. Si l'argent qu'exi- « ge la réuſſite d'un de ces projets eſt conſidérable, « les affaires qui ſurviendront ne vous permettront « pas d'y appliquer les fonds néceſſaires, & vous « perdrez votre miſe. Si le ſuccès dépend de la vigi- « lance & de la probité de ceux que vous emploierez, « craignez qu'on ne vous force la main ſur le choix « des ſujets : ſongez d'ailleurs que vous allez être « entouré de fripons ; qu'il faut un coup d'œil bien « sûr pour les reconnoître ; & que la premiere, mais « en même temps la plus difficile ſcience d'un mi- « niſtre, eſt la ſcience des choix. »

prennent à monter à cheval, à faire leurs exercices ; ils paſſent deux ou trois ans tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eſt pas néceſſaire de s'inſtruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais conſacrer tout ſon temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paſſent de-là au gouvernement d'une province, où, ſurchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent enſuite à des places ſupérieures, & ne ſe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'obſerverai que des voyages faits chez les nations voiſines & dans leſquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la légiſlation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, ſeroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet. C'eſt par l'article

des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre ; parce que c'eſt principalement en eux qu'on deſire des talents & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice : l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre, c'eſt l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpece de ſuccès ? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi l'on en croit Dumaurier (*b*), il deſiroit la canoniſation, & de l'ordre donné, en conſéquence, à ſes confeſſeurs de publier partout qu'il n'avoit jamais péché mortellement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie comme dans la politique, ce cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire,

(*b*) Voyez ſes *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talents pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un ſeul deſir, l'action des paſſions fortes; & s'imaginer qu'un homme, vivement épris de la gloire, ſe contente d'une ſeule eſpece de ſuccès, lorſqu'il croit en pouvoir obtenir en pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du hazard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite: il en veut donc une plus perſonnelle. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non contents de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la ſcience guerriere ou po-

litique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'euſſent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire ; & l'on n'en eſt point avide ſans deſirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les hiſtoires ! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, Céſar, Cicéron, Auguſte, Trajan, les Antonins, Comnene, Elizabeth, Charles-quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde, en ombrageant leurs têtes de différentes eſpeces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le temps de penſer & d'écrire ; c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point compoſé, tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les lettres, & tous ont dû néceſſairement

le protéger ; parce que, amoureux de la gloire, ils ſavoient que ce ſont les grands écrivains qui la donnent. Auſſi Charles-quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies : auſſi vit-on le fier Attila lui-même raſſembler près de lui les ſavants dans tous les genres ; le khalife Aaron Al-Raſchid en compoſer ſa cour ; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faiſoit-il pas au mérite ! Sous ſon regne, il étoit permis de tout dire, de tout penſer, & de tout écrire ; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ſes vertus & de ſes talents, ne pouvoient être que ſes panégyriſtes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raiſon contraire, impoſoient ſilence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'euſſent tranſmis à la poſtérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-deſſus rapportés, que le même deſir de gloire auquel les grands hommes doivent leur ſupériorité, peut, en fait d'eſprit, les faire quelquefois aſpirer à la monarchie univerſelle. Il ſeroit ſans dou-

te poſſible d'unir plus de modeſtie aux talents : ces qualités ne ſont pas excluſives par la nature, mais elles le ſont dans quelques hommes. Il en eſt de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle ſe plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au public. On ne ſe rappelle point aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger ſur leur enſemble ; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre ; & que, ſi l'on déſignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractere, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit poſſible d'avilir cet or aux

yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs manieres, auſſi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les deſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entr'elles

infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'eſt exiger les contradictoires, c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpece ne fait-on pas aux hommes de génie! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés de ſottiſe, dans le temps même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe? Ce n'eſt pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (*c*) à

(*c*) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce ſujet, un mot aſſez plaiſant, attribué à Marcel. Un danſeur Anglois fort célebre arrive à Paris, deſcend chez Marcel: *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art; ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles & fait mille

l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite: mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumieres. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvénients: il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fuſſent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion; & l'expérience nous apprend qu'ils le font toujours par le ſentiment, & qu'à cet égard les gens froids ſont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on ſuppoſe qu'un d'eux ſoit mordu d'un chien enragé: on l'envoie à la mer; il ſe met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun riſque, il en eſt

---

entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup: *Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris; mais, hélas! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume!*

ſûr;

sûr ; il ſait que, dans ce cas, la peur eſt tout à fait déraiſonnable ; il ſe le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus ſur lui ; le ſentiment de la crainte s'empare de ſon ame ; & c'eſt à cette crainte ridicule qu'il doit ſa guériſon. La réflexion eſt donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, ſoumiſe au ſentiment. Si les gens froids ne ſont pas ſujets à des écarts auſſi fréquents que l'homme paſſionné, c'eſt qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'eſt, en effet, qu'à la foibleſſe de leurs paſſions qu'ils doivent leur ſageſſe. Cependant quelle haute eſtime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel reſpect ne croient-ils pas inſpirer au public qui ne les laiſſe jouir, dans leur petite ſociété, du titre d'hommes ſenſés, & ne les cite point comme foux, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, ſans honte, paſſer ainſi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme,

quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriſer. Cependant ſi, dans les bois, les ſolitudes & les dangers, la crainte a ſouvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour n'exagéreroit-il pas les plaiſirs, comme la frayeur s'exagere les dangers? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que ſoi de juſte appréciateur de ſon plaiſir ; que les hommes étant animés de paſſions différentes, les mêmes objets ne peuvent conſerver le même prix à des yeux différents ; que c'eſt au ſentiment ſeul à juger le ſentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raiſon froide, c'eſt aſſembler la diete de l'Empire pour y connoître des cas de conſcience? Ils devroient ſentir qu'avant de prononcer ſur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, ſavoir quels ſont les motifs qui le déterminent, c'eſt-à-dire, la force par laquelle il eſt entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître, & la puiſſance des paſſions, & le dégré de courage néceſſaire pour y réſiſter. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen s'apperçoit bien-tôt que

les paſſions ſeules peuvent combattre contre les paſſions ; & que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent vainqueurs, donnent à des goûts très foibles le nom de paſſions, pour ſe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne reſiſtent point aux paſſions ; mais ils leur échappent. La ſageſſe n'eſt point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déſerts également ſtériles en plaiſirs comme en peines. Auſſi ne ſont-ils point heureux. L'abſence du malheur eſt la ſeule félicité dont ils jouiſſent ; & l'eſpece de raiſon, qui les guide ſur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant ſans ceſſe de l'iſle fortunée du plaiſir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit, ſur tout, la raiſon, ſeroit ſans ceſſe occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien ; il auroit

toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importants que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, ſentir que ce ſont ſouvent des pieges que leur tend l'envie pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe ſans ceſſe un crime de leurs inattentions ? Ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté ; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les arts & les ſciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres ; que d'ailleurs cette politeſſe, à laquelle on donne le

nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il eſt de l'intérêt public qu'un ſavant faſſe une découverte de plus & cinquante viſites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés, ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuie avec lui de la maniere la plus humaine, juſqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre déſœuvré court ailleurs promener ſon ennui. Il part : l'homme de lettres ſe remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il eſt accuſé de n'avoir point rendu la viſite qu'il a reçue, il eſt taxé d'impoliteſſe ; il le ſait : il monte à ſon tour chez ſon ennuyé : *Monſieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant, vous le ſavez, c'eſt l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas ; c'eſt donc vous qui m'êtes obligé, & c'eſt moi qu'on taxe d'im-*

politeſſe. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez ſi vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, ſinon que je n'ai pas comme vous le beſoin des viſites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injuſtice d'en médire après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponſe! Que de déſœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & ſe ſurprennent à demander les contradictoires!

Un homme a paſſé ſa vie dans les négociations; les affaires dont il s'eſt occupé l'ont rendu circonſpect: que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de ſon état lui a fait perdre. Un autre homme eſt d'un caractere ouvert; c'eſt par ſa franchiſe qu'il nous a plu: on exige que, changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonſpect au moment précis qu'on le deſire. On veut toujours l'impoſſible. Il eſt ſans doute un ſel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne ſont pas abſolu-

ment contradictoires; je ſais qu'un concours ſingulier de circonſtances peut nous plier à des habitudes oppoſées : mais c'eſt un miracle, & l'on ne doit pas compter ſur les miracles. En général, on peut aſſurer que tout ſe tient dans le caractere des hommes; que les qualités y ſont liées aux défauts; & qu'il eſt même certains vices de l'eſprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poſte important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, ſi ſes jugements ſont ſans appel, s'il n'eſt jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans ſon ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ſes lumieres. Il n'en ſera pas ainſi, ou d'un homme dont les avis ſeront, par ſes égaux, débattus & contredits dans un conſeil; ou d'un ſavant qui, s'étant quelquefois trompé ſur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura néceſſairement contracté l'habitude de la ſuſpenſion d'eſprit (*d*) : ſuſpen-

(*d*) Il ſeroit peut-être à deſirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes deſtinés à les remplir compoſaſſent quelque ouvrage : ils en

ſion qui, fondée ſur une ſalutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer juſqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute eſt ſujet à mille erreurs : il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavants hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances : *En demandant ſans peine*, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* » Interrogeant un jour un philoſophe, » dit le poëte Saadi, je le preſſois de » me dire de qui il avoit tant appris : » *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne* » *levent point le pied ſans avoir auparavant ſondé avec leur bâton le terrein* » *ſur lequel ils vont l'appuyer* «.

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, ou par

---

ſentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à ſe méfier de leurs lumieres : &, faiſant aux affaires l'applicaton de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

POUR connoître ſon talent, il faut examiner & de quelle eſpece d'objets le hazard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entiérement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de phyſique ou d'hiſtoire, plus d'images ou de ſentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la phyſique, à la politique ou à la poéſie. Eſt-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre que le magazin de ſa mémoire ſera mieux fourni des objets qui entrent dans

la compoſition d'une certaine eſpece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aîle rapide traverſent ſans ceſſe les noirs ouragans; ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoît que l'éternel Hyver qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répetent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie; l'air y eſt pur; la terre eſt jonchée de fleurs; les zéphirs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le prenier des tableaux plus fiers & plus effrayants? Ce-

pendant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le hazard & l'éducation placent dans notre mémoire ſont à la vérité la matiere premiere de l'eſprit; mais cette matiere y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpece des objets qu'on a dépoſés dans le magazin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel dégré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſions à de ſimples goûts; rien cependant, comme je je l'ai déjà dit, de plus facile à diſtinguer. On eſt paſſionné, lorſqu'on eſt animé d'un ſeul deſir, & que toutes nos penſées & nos actions ſont ſubordonnées

à ce deſir. L'on n'a que des goûts, lorſque notre ame eſt partagée en une infinité de deſirs à peu près égaux. Plus ces deſirs ſont nombreux, plus nos goûts ſont modérés : au contraire, moins les deſirs ſont multipliés, plus ils ſe rapprochent de l'unité, & plus nos goûts ſont vifs & prêts à ſe changer en paſſions. C'eſt donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un deſir ſur tous les autres, qui conſtate la paſſion. La paſſion conſtatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthouſiaſme qu'on a pour les grands hommes. C'eſt, dans la premiere jeuneſſe, une meſure aſſez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la premiere jeuneſſe ; parce qu'alors, plus ſuſceptible de paſſions, on ſe livre plus volontiers à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents ; on peut encore eſpérer de voir un jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les autres. Il n'en eſt pas ainſi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge ſans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour ſe conſoler

de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans intérêt, & par conſéquent n'avoir point encore éprouvé le ſentiment de l'envie. L'on en eſt peu ſuſceptible dans la premiere jeuneſſe : auſſi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la poſtérité les verra. Auſſi faut-il, en général, renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que des idées analogues aux ſiennes, le reſpect qu'on a pour l'eſprit eſt toujours proportionné à l'eſprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être. Pourquoi Céſar pleuroit-il en s'arrêtant devant le buſte d'Alexandre ? c'eſt qu'il étoit Céſar. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aſpect de ce même buſte ? c'eſt qu'il n'eſt plus de Céſar.

On peut donc, ſur le degré d'eſtime conçu pour les grands hommes, meſurer le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, & ſe déterminer, en conſéquence, ſur le choix de ſes études. Le

choix eſt toujours bon, lorſqu'en quelque genre que ce ſoit, la force des paſſions eſt proportionnée à la difficulté de réuſſir : or il eſt d'autant plus difficile de réuſſir en un genre, que plus d'hommes ſe ſont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où ſe ſont illuſtrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y diſtinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'eſprit, &, par conſéquent, être animé de la plus forte paſſion pour la gloire. Qui n'eſt pas ſuſceptible de cet extrême degré de paſſion ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans leſquels il ſoit plus facile de réuſſir. Il en eſt de cette eſpece : dans la phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matieres ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſants, n'ont, pour ainſi dire, jeté qu'un coup d'œil ſuperficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque

tous les eſprits; & ce ſont les ſeuls auxquels puiſſent prétendre les paſſions foibles. Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire doit la chercher dans les ſentiers détournés, & ſurtout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; & le public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant contracté dans ſa jeuneſſe quelque habitude du travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'eſprit, obtenir une aſſez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le degré de paſſion dont on eſt animé au degré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt, à

cet égard, exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge rallentit en lui l'ardeur des paſſions. Il ſentira qu'en parcourant ſucceſſivement différents genres de ſciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univerſellement médiocre; que cette univerſalité eſt un écueil où la vanité conduit & fait ſouvent échouer les gens d'eſprit; & qu'enfin ce n'eſt que dans la premiere jeuneſſe qu'on eſt doué de cette attention infatigable qui creuſe juſqu'aux premiers principes d'un art ou d'une ſcience: vérité importante, dont l'ignorance arrête ſouvent le génie dans ſa courſe, & s'oppoſe au progrès des ſciences. Il faut, pour la ſaiſir, ſe rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troiſieme diſcours, eſt dans nos cœurs, allumé par l'amour des plaiſirs phyſiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement ſentir que dans la premiere jeuneſſe; que c'eſt, par conſéquent, au

printemps de la vie qu'on eſt ſuſceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'eſt alors qu'on ſent en ſoi des ſemences enflammées de vertus & de talents. La force & la ſanté, qui circulent alors dans nos veines, y portent le ſentiment de l'immortalité; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiecles; on ſait, mais l'on ne ſent pas qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en ſe mêlant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous ceſſons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on cede à l'habitude; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familieres ſe combinent ſans

peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ? on ne fera point alors d'un grand géometre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiſte, d'un grand chymiſte un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place ; ſi les idées, dont il a déjà chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magiſtrats, quelquefois trop concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût, avec ſupériorité, remplir les premieres places, s'il ne faiſoit en ſecret des études profondes relatives au poſte qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eſt-il d'un caractere entier & deſpotique ? les entrepriſes qu'il formera ſeront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Eſt-il

d'un caractere doux, ami du bien public ? il n'oſera rien entreprendre. Comment hazarderoit-il quelques changements dans l'adminiſtration ? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre ; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile ; il ſait, d'une main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe un étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, & peut-être dans les pays où l'eſtime publique nous

promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le hazard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie; & cet exil volontaire en préſage la ruine : ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurrai, des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'eſpece d'objets dont le hazard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard ſe trouve à-peu-près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les

matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpece d'idées & d'objets ; il eſt, en conſéquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'eſprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le deſir de s'illuſtrer. Elle peut leur en fournir les moyens ; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention ſur une infinité d'objets divers ; mais à la raſſembler toute entiere ſur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'eſt pas qu'on doive, à cet égard, pouſſer trop loin le ſcrupule : l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ſes regards ſur les premiers principes des diverſes ſciences. Il eſt utile & de

ſuivre la marche uniforme de l'eſprit humain dans les différents genres de ſciences & d'arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'eſprit ; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain temps, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'art ou de la ſcience qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ſes études, qu'une curioſité indiſcrete, atteint rarement à la gloire. Qu'un ſculpteur, par exemple, ſoit par ſon goût également entraîné vers l'étude de la ſculpture & de la politique, & qu'en conſéquence il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport, je dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célebre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux particuliers ; peut l'être encore au public : elle peut

éclairer les gens en place ſur la ſcience des choix, & leur faire, en chaque genre, diſtinguer l'homme ſupérieur. Ils le reconnoîtront, premiérement, à l'eſpece d'objets dont cet homme s'eſt occupé; & ſecondement, à la paſſion qu'il a pour la gloire; paſſion dont la force, comme je l'ai déjà dit, eſt toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'eſprit, & preſque toujours au mérite, de ceux qui compoſent notre ſociété.

Qui n'aime ni n'eſtime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'eſtime générale, eſt, à coup sûr, un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'eſprit, rompt entr'eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême, que de ſe plaire trop à la ſociété des gens médiocres.

Après avoir conſidéré l'eſprit ſous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, eſſayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet ſur cette matiere devroit être la concluſion de mon ouvrage. Si je me refuſe à ce travail, c'eſt qu'en ſuppoſant

ſuppoſant même que je puſſe réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il eſt évident que, dans nos mœurs actuelles, il ſeroit preſque impoſſible de faire uſage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup-d'œil rapide ſur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'ART de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés, & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir & l'importance du choix des

objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus ab-

ſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes; parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage? En vain dira-t-on que, ſi l'on retient ſi longtemps les jeunes gens dans les colleges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le Latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle qui, dans la premiere jeuneſſe, nous échauffe du deſir d'apprendre. Combien ce deſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi, dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit à l'inſipide étude des mots, celle de la phyſique, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la morale, de la poéſie, &c. L'étude des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'expliquer les auteurs; elle meuble, par conſéquent, la tête

des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, eſt-il rien de plus ridicule que de conſacrer pluſieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le ſecours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puiſſe retirer de huit ou dix ans d'étude, c'eſt donc la connoiſſance fort incertaine de ces fineſſes de l'expreſſion Latine, qui ſe perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelque étude qu'un homme faſſe de la langue Latine, il ne la connoîtra jamais auſſi parfaitement qu'il connoît ſa propre langue. Or ſi, parmi nos ſavants, il en eſt très-peu de ſenſibles à la beauté, à la force, à la fineſſe de l'expreſſion Françoiſe, peut-on imaginer qu'ils ſoient plus heureux, lorſqu'il s'agit d'une expreſſion Latine? Ne peut-on pas ſoupçonner que leur ſcience, à cet égard, n'eſt fondée que ſur notre ignorance, notre crédulité & leur hardieſſe; & que, ſi l'on pouvoit évoquer les manes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux diſcours

de nos rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſqu'inintelligible ? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon ; & je conviendrai, ſi on le veut, qu'au ſortir de ſes claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion Latine : mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail ; & ſi, dans la premiere jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt par conſéquent plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots ne ſeroient pas mieux employées à l'étude des choſes, & ſurtout des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop auſteres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différents partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir ; telle eſt la connoiſſance & des

principes de la morale & des loix de ſon pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraiſemblablement embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magiſtrature, ou de l'adminiſtration ? Peut-on, ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans ; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps conſacré à l'éducation, que n'eſſaie-t-on de le faire? A quelle cauſe attribuer l'indifférence où l'on reſte à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du deſſinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du muſicien ſur le marche de ſon violon? Pourquoi l'un & l'autre de ces artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'art qu'ils doivent profeſſer? & néglige-t-on ſi fort l'éducation des princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſurtout les lumieres des grands, ont d'influence ſur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au hazard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration? Ce n'eſt pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter: mais, que peuvent-ils faire ſans l'aide du gouvernement? Or, les gou-

vernements doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand homme; les grands états ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands hommes qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on eſt plus rarement expoſé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le beſoin plus ou moins urgent d'une choſe eſt, en chaque genre, l'exacte meſure des efforts d'eſprit qu'on fait pour ſe la procurer. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'état, parmi les plus puiſſants, qui n'éprouve

quelquefois le beſoin de grands hommes. Oui, ſans doute : mais ce beſoin n'étant point habituel, on n'a pas ſoin de le prévenir. La prévoyance n'eſt point la vertu des grands états. Les gens en place y ſont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obſtacles l'intérêt perſonnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie ? On y peut, ſans doute, former des hommes inſtruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de *génie*, parce que ces idées & ces objets ſont ſtériles, ſi l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire ſoit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaiſirs, & que les honneurs ſoient le prix du mérite. Or l'intérêt des puiſſants ne leur permet pas d'en faire une auſſi juſte diſtribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à conſidérer les

graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite : ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les principales cauſes, & de la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelques grands cependant que ſoient les obſtacles qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique ; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements abſolument deſpotiques, tels que les gouvernements Orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'eſt point d'éducation ſans objet ; & l'unique qu'on puiſſe ſe

propoſer, c'eſt, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la ſociété dans laquelle ils vivent. Or; dans les gouvernements arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni par conſéquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au ſouverain : quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'eſt, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des ſouverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité ſur cette matiere devroit, ſans doute, être précédé d'un ouvrage, encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſants obſta-

cles que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'eſt un problême moral qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, eſt, je crois, un problême inſoluble. Trop jaloux de régner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les vizirs retiendront toujours les ſultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainſi abandonnée au hazard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? Un pere deſire l'élévation de ſes fils : il ſait que ni les connoiſſances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune; que les princes ne croient jamais avoir beſoin d'hommes éclairés & ſavants : il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talents; il ſentira même confuſément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il crain-

droit, en ce genre, les préceptes trop ſéveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune; & que, ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui ſe modéleroit ſur les dieux ſeroit, à coup ſûr, maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé, par l'uſage, de donner à ſes enfants, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail & ſans le ſavoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes; ſoyez un coquin timide & prudent; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux? Il n'eſt point de pere qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût repondre aux arguments

preſſants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la juſtice préſidera à tous mes jugements. O mon fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte : cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ! à combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quel-

qu'élevé que vous ſoyez, un mot du ſultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; ſongez à les ménager.... Moi, je ménagerois l'injuſtice ? Non, mon pere. La ſublime Porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me ptêterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aiſance même, qui ſupporte les impôts, doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai ſur ce point le divan.... Abandonnez ce projet, mon fils : vos repréſentations ſeroient vaines ; il faudroit toujours obéir... Obéir ! non ; mais plutôt remettre au ſultan la place dont il m'honore... O, mon fils ! un fol enthouſiaſme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne ſeroient point ſoulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté... Oui, ſans doute, l'injuſtice ſe commettroit ;

mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux, chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien, ou ſe retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus ſenſible aux miſeres de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes ; c'eſt dans les déſerts, les forêts, & juſques chez les ſauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie, & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne ſoit pas ſuivi : le muſulman zélé qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au ſupplice, s'il étoit ſuivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à ſon cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes ſont-ils plus ſacrés que les vertus ? Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je

pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs ; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur. Je ferai mon bien ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre : &, ſi ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances ; ma vertu vous devient odieuſe ; & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte ; ſondez l'abyme de votre ame & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes auſteres de vertu

appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un ſultan ou d'un vizir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; &, ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnements, il ſeroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale, & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuſe, deſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces gouvernements aſiatiques, où, des fanges de la ſervitude, l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce deſir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'eſſayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'un éduca-

tion vertueuſe que perſonne ne donneroit à ſes enfants ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne ſont pas vicieux, parce qu'en général ils ſont méchants, mais parce que la récompenſe y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qu'eſpérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, ſi la forme du gouvernement s'y prêtoit ? où d'ailleurs, perſonne n'étant animé de la paſſion forte du bien public, il ne peut par conſéquent y avoir d'homme vraiment vertueux ? Il faut, dans les gouvernements deſpotiques, renoncer à l'eſpoir de former des hommes célebres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut ſans doute tenter cette entrepriſe avec quelque eſpoir de ſuccès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en ſeroit d'autant plus difficile, que la conſtitution monarchique ſe rapprocheroit davantage de la forme du

deſpotiſme, ou que les mœurs ſeroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation ſe réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'eſpece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; &, ſecondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la paſſion de la gloire & de l'eſtime.

Ces deux problêmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du légiſlateur; & qu'en laiſſant moins à faire au hazard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talents & les vertus.

FIN.

TABLE SOMMAIRE.

TOME PREMIER.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce diſcours eſt de prouver que la *ſenſibilité phyſique* & la *mémoire* ſont les cauſes productrices de toutes nos *idées*; & que tous nos *faux jugements* ſont l'effet ou de nos *paſſions*, ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER, page 15
Expoſition des principes.

CH. II. *Des erreurs occaſionnées par nos paſſions*, 34

CH. III. *De l'ignorance*, 38
On prouve, dans ce chapitre, que la ſeconde ſource de nos erreurs conſiſte dans l'ignorance des faits de la comparaiſon deſquels dépend, en chaque genre, la juſteſſe de nos déciſions.

CH. IV. *De l'abus des mots*, 63

Quelques exemples des erreurs occaſionnées par l'ignorance de la vraie ſignification des mots.

IL réſulte de ce diſcours, que c'eſt dans nos *paſſions* & notre *ignorance* que ſont les ſources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugements* ſont l'effet de cauſes accidentelles qui ne ſuppoſent point, dans l'*eſprit*, une *faculté de juger* diſtincte de la *faculté de ſentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT,

PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

ON ſe propoſe de prouver, dans ce diſcours, que le même *intérêt*, qui préſide au jugement que nous portons ſur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuſes*, *vicieuſes* ou *permiſes*, ſelon qu'elles ſont *utiles*, *nuiſibles* ou *indifférentes* au public, préſide pareillement au jugement que nous portons ſur les *idées*; & qu'ainſi, tant en matiere de *morale* que

d'*eſprit*, c'eſt l'*intérêt* ſeul qui dicte tous nos *jugements* : vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en conſidérant la *probité* & l'*eſprit* relativement, 1°. *à un particulier*, 2°. *à une petite ſociété*, 3°. *à une nation*, 4°. *aux différents ſiecles & aux différents pays*, & 5°. *à l'univers*.

CHAPITRE PREMIER, pag. 81
Idée générale.

CH. II. *De la probité par rapport à un particulier*, 90

CH. III. *De l'eſprit par rapport à un particulier*, 99
On prouve, par les faits, que nous n'eſtimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'eſtimer.

CH. IV. *De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres*, 111
On prouve encore, dans ce chapitre, que nous ſommes, par la pareſſe & la vanité, toujours forcés de proportionner notre eſtime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. *De la probité par rapport à une ſociété particuliere*, 127
L'objet de ce chapitre eſt de montrer que les ſociétés

ſociétés particulieres ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur ſont utiles : or l'intérêt de ces ſociétés ſe trouvant ſouvent oppoſé à l'intérêt public, elles doivent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuiſibles au public ; elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, ſouvent ſéduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur inſu, du chemin de la vertu,

CH. VI. *Des moyens de s'aſſurer de ſa vertu*, 127

On indique, en ce chapitre, comment on peut repouſſer les inſinuations des ſociétés particulieres, réſiſter à leurs ſéductions, & conſerver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CH. VII. *De l'eſprit par rapport aux ſociétés particulieres*, 144

On fait voir que les ſociétés peſent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces ſociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on ſent qu'elles doivent, en conſéquence, porter, ſur les mêmes objets, des jugements très-différents de ceux du public.

CH. VIII. *De la différence des jugements du public, & de ceux des ſociétés particulieres*, 158

Conſéquemment à la différence qui ſe trouve entre l'intérêt du public & celui des ſociétés particulieres, on prouve, dans ce chapitre, que ces ſociétés doivent attacher une grande eſtime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel uſage*.

CH. IX. *Du bon ton & du bel uſage*, 169

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel uſage, la même eſtime que les ſociétés particulieres.

CH. X. *Pourquoi l'homme admiré du public n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde*, 185

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des ſociétés particulieres, tient à la différence de leurs intérêts.

CH. XI. *De la probité par rapport au public*, 199

En conſéquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préſide au jugement que le public porte ſur les actions des hommes.

CH. XII. *De l'eſprit par rapport au public*, 202

Il s'agit de prouver, dans ce chapitre, que l'eſtime du public pour les idées des hommes eſt toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les eſtimer.

CH. XIII. *De la probité par rapport aux ſiecles & aux peuples divers*, 221

L'objet qu'on ſe propoſe, dans ce chapitre, c'eſt de montrer que les peuples divers n'ont, dans tous les ſiecles & dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuſes qu'aux actions ou qui étoient, ou du moins qu'ils croyoient utiles au public. C'eſt pour jeter plus de jour ſur cette matiere, qu'on

diſtingue, dans ce même chapitre, deux différentes eſpeces de vertus.

CH. XIV. *Des vertus de préjugé, & des vraies vertus,* 235

On entend, par *vertus de préjugé*, celles dont l'exacte obſervation ne contribue en rien au bonheur public; &, par *vraies vertus*, celles dont la pratique aſſure la félicité des peuples. Conſéquemment à ces deux différentes eſpeces de vertus, on diſtingue, dans ce même chapitre, deux différentes eſpeces de *corruption de mœurs*; l'une *religieuſe*, & l'autre *politique*: connoiſſance propre à répandre de nouvelles lumieres ſur la ſcience de la morale.

CH. XV. *De quelle utilité peut-être, à la morale, la connoiſſance des principes établis dans les chapitres précédents,* 257

L'objet de ce chapitre eſt de prouver que c'eſt de la légiſlation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples; & que la plupart des moraliſtes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroiſſent moins inſpirés par l'amour du bien public, que par des intérêts perſonnels, ou des haines particulieres.

CH. XVI. *Des moraliſtes hypocrites,* 269

Développement des principes précédents.

CH. XVII. *Des avantages que pourroient procurer aux hommes les principes ci-deſſus expoſés,* 276

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux légiſlateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation; & nous fourniſſent enfin les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

CH. XVIII. *De l'eſprit, conſidéré par rapport aux ſiecles & aux pays divers,* 291

Expoſition de ce qu'on examine dans les chapitres ſuivants.

CH. XIX. *Que l'eſtime pour les différents genres d'eſprit, eſt, dans chaque ſiecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer,* 292

CH. XX. *De l'eſprit, conſidéré par rapport aux différents pays,* 325

Il s'agit, conformément au plan de ce diſcours, de montrer que l'intérêt eſt, chez tous les peuples, le diſpenſateur de l'eſtime accordée aux idées des hommes; & que les nations, toujours fidelles à l'intérêt de leur vanité, n'eſtiment, dans les autres nations que les idées analogues aux leurs.

CH. XXI. *Que le mépris reſpectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité,* 342

Après avoir prouvé que les nations mépriſent, dans les autres, les mœurs, les coutumes, & les uſages différents des leurs; on ajoute

que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature la ſupériorité que quelques-unes d'entr'elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de lour état.

CH. XXII. *Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature des qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement*, 355

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers ; que tout obéit à la loi de l'intérêt ; & que, ſi les nations, conſéquemment à cet intérêt, n'ont point, pour la morale, l'eſtime qu'elles devroient avoir pour cette ſcience, c'eſt que la morale, encore au berceau, ſemble n'avoir juſqu'à préſent été d'aucune utilité à l'univers.

CH. XXIII. *Des cauſes qui juſqu'à préſent ont retardé les progrès de la morale*, 365

CH. XXIV. *Des moyens de perfectionner la morale*, 374

CH. XXV. *De la probité par rapport à l'univers*, 394

CH. XXVI. *De l'eſprit par rapport à l'univers*, 398

L'objet de ce chapitre eſt de montrer qu'il eſt des idées utiles à l'univers ; & que les idées de cette eſpece ſont les ſeules qui puiſſent nous faire obtenir l'eſtime des nations.

LA concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que l'*intérêt*, ainſi qu'on s'étoit propoſé de le prouver, eſt l'unique diſpenſateur de l'*eſtime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des homme

TABLE SOMMAIRE.

TOME SECOND.

DISCOURS III.

Si l'eſprit doit être conſidéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

POUR réſoudre ce problême, on recherche, dans ce diſcours, ſi la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*eſprit*, ou ſi elle a plus favoriſé les uns que les autres; & l'on examine ſi *tous les hommes*, communément bien organiſés, n'auroient pas en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorſqu'ils ont des motifs ſuffiſants pour ſurmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER, pag. 5

On fait voir, dans ce chapitre, que, ſi la nature a donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, c'eſt en douant

les uns, préférablement aux autres; d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La queſtion réduite à ce point ſimple, on examine, dans les chapitres ſuivants, quelle influence a ſur l'eſprit des hommes la différence qu'à cet égard la nature a pu mettre entr'eux.

CH. II. *De la fineſſe des ſens*, 15

CH. III. *De l'étendue de la mémoire*, 21

CH. IV. *De l'inégale capacité d'attention*, 37

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes communément bien organiſés, du degré d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées: on obſerve enſuite que l'attention eſt une fatigue & une peine à laquelle on ſe ſouſtrait toujours, ſi l'on n'eſt animé d'une paſſion propre à changer cette peine en plaiſir; qu'ainſi la queſtion ſe réduit à ſavoir ſi tous les hommes ſont, par leur nature, ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attaché la ſupériorité de l'eſprit. C'eſt pour parvenir à cette connoiſſance, qu'on examine, dans le chapitre ſuivant, quelles ſont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des forces qui agiſſent ſur notre ame*, 68

Ces forces ſe réduiſent à deux: l'une, qui nous eſt communiquée par les paſſions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui. Ce ſont les effets de cette derniere force qu'on examine dans ce chapitre.

CH. VI. *De la puiſſance des paſſions*, 78

On prouve que ce ſont les paſſions qui nous

portent aux actions héroïques, & nous élevent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés.* 91

CH. VIII. *Que l'on devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.* 106

Après avoir prouvé que ce ſont les paſſions qui nous arrachent à la pareſſe ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut enſuite examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, & du degré de paſſion propre à nous douer de cette eſpece d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter juſqu'à leur origine.

CH. IX. *De l'origine des paſſions.* 117

L'objet de ce chapitre eſt de faire voir que toutes nos paſſions prennent leur ſource dans l'amour du plaiſir, ou dans la crainte de la douleur, & par conſéquent, dans la ſenſibilité phyſique. On choiſit, pour exemples en ce genre, les paſſions qui paroiſſent les plus indépendantes de cette ſenſibilité ; c'eſt-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CH. X. *De l'avarice.* 125

On prouve que cette paſſion eſt fondée ſur l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la ſoif des plaiſirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'ambition.* 131

Application des mêmes principes, qui prou-

vent que les mêmes motifs qui nous font deſirer les richeſſes, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si, dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur ou de jouir des plaiſirs phyſiques, pourquoi le plaiſir échape-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux ?* 143

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en eſt de l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'orgueil,* 154

L'objet de ce chapitre eſt de montrer qu'on ne deſire d'être eſtimable que pour être eſtimé ; & qu'on ne deſire d'être eſtimé que pour jouir des avantages que l'eſtime procure : avantages qui ſe réduiſent toujours à des plaiſirs phyſiques.

CH. XIV. *De l'amitié,* 164

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le deſir des plaiſirs phyſiques peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions,* 182

Après avoir prouvé, dans les chapitres précédents, que toutes nos paſſions tirent leur origine de la ſenſibilité phyſique, pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre, que, par le ſecours des plaiſirs phyſiques, les légiſlateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes ſortes de paſſions.

Mais, en convenant que tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, comme on pourroit ſuppoſer qu'ils ne ſont pas du moins ſuſceptibles du degré de paſſion néceſſaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion l'inſenſibilité de certaines nations aux paſſions de la gloire & de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des cauſes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CH. XVI. *A quelle cauſe on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu,* 193

Pour réſoudre cette queſtion, on examine, dans chaque homme, le mêlange de ſes vices & de ſes vertus, le jeu de ſes paſſions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'eſt point à la nature, mais à la légiſlation particuliere de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'eſt pour jeter plus de jour ſur cette matiere, que l'on conſidere, en particulier, & les gouvernements deſpotiques & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. L'on commence par le deſpotiſme; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme le deſir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. *Du deſir que tous les hommes ont d'être deſpotes; des moyens qu'ils emploient pour y parvenir; & du danger auquel le deſpotiſme expoſe les rois,* 212

CH. XVIII. *Principaux effets du deſpotiſme*, 224

On prouve, dans ce chapitre, que les vizirs n'ont aucun intérêt de s'inſtruire, ni de ſupporter la cenſure; que ces vizirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de juſtice & d'adminiſtration; & qu'ils ne peuvent ſe former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris & l'avilliſſement où ſont les peuples entretient l'ignorance des vizirs; ſecond effet du deſpotiſme*, 234

CH. XX. *Du mepris de la vertu, & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle; troiſieme effet du deſpotiſme*, 241

On prouve que, dans les empires deſpotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renverſement des empires ſoumis au pouvoir arbitraire; quatriéme effet du deſpotiſme*, 251

Après avoir montré, dans l'abrutiſſement & la baſſeſſe de la plupart des peuples ſoumis au pouvoir arbitraire, la cauſe du renverſement des empires deſpotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit ſur cette matiere, que c'eſt uniquement de la forme particuliere des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu: &, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, l'on examine, dans les chapitres ſuivants, la cauſe des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & pour la vertu*, 259

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu dépend, dans chaque empire, de l'adreſſe avec laquelle le légiſlateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes*, 267

On prouve, dans ce chapitre, que la production des grands hommes eſt, dans tout pays, l'effet néceſſaire des récompenſes qu'on y aſſigne aux grands talents & aux grandes vertus; & que les talents & les vertus ne ſont, nulle part, auſſi récompenſés que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CH. XXIV. *Preuve de cette vérité*, 275

Ce chapitre ne contient que la preuve de la propoſition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette concluſion : c'eſt qu'on peut appliquer à toute eſpece de paſſions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'eſt point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de paſſions, dont certains peuples paroiſſent ſuſceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres ſuivants, que la force des paſſions des hommes eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des paſſions & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet*, 282

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthouſiaſme des paſſions.

CH. XXVI. *De quel degré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles*, 296

On prouve, dans ce chapitre, que les paſſions peuvent s'exalter en nous juſqu'à l'incroyable; & que tous les hommes, par conſéquent, ſont ſuſceptibles d'un degré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit : qu'ainſi la grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent & de l'enchaînement inconnu des diverſes circonſtances dans leſquels ils ſe trouvent placés. Dans les chapitres ſuivants, on examine ſi les faits ſe rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-deſſus établis*, 307

Le premier objet de ce chapitre eſt de montrer que les nombreuſes circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former des hommes illuſtres, ſe trouvent ſi rarement réunies, qu'en ſuppoſant, dans tous les hommes, d'égales diſpoſitions à l'eſprit, les génies du premier ordre ſeroient encore auſſi rares qu'ils le ſont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'eſt uniquement dans le mo-

ral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits ; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats ; & qu'en vain l'on eſſaieroit d'expliquer par le phyſique une infinité de phénomenes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les cauſes morales. Telles ſont les conquêtes des peuples du nord, l'eſclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples ; & enfin la ſupériorité de certaines nations dans certains genres de ſciences ou d'arts.

CH. XXVIII. *Des conquêtes des peuples du nord*, 315

Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des ſeptentrionaux.

CH. XXIX. *De l'eſclavage, & du génie allégorique des orientaux*, 331

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la ſupériorité que certains peuples ont eue dans les divers genres de ſciences ou d'arts*, 344

Les peuples qui ſe ſont le plus illuſtrés par les arts & les ſciences, ſont les peuples chez leſquels ces mêmes arts & ces mêmes ſciences ont été le plus honorés : ce n'eſt donc point dans la différente température des climats, mais dans les cauſes morales, qu'on doit chercher la cauſe de l'inégalité des eſprits.

LA concluſion générale de ce diſ-

cours, c'eſt que tous les hommes, communément bien organiſés, ont en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux *plus hautes idées*; & que la *différence d'eſprit* qu'on remarque entr'eux dépend des *diverſes circonſtances* dans leſquelles ils ſe trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette concluſion fait ſentir toute l'importance de l'*éducation*.

TABLE SOMMAIRE.

TOME TROISIEME.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

POUR donner une connoiſſance exacte de l'*eſprit* & de *ſa nature*, on ſe propoſe, dans ce diſcours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*eſprit*.

CHAPITRE PREMIER. *Du génie*, p. 5
CH. II. *De l'imagination & du ſentiment*, 22
CH. III. *De l'eſprit*, 48
CH. IV. *De l'eſprit fin & de l'eſprit fort*, 55
CH. V. *De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant, & du goût*, 80

CH. VI. *Du bel eſprit*, 95

CH. VII. *De l'eſprit du ſiecle*, 106

CH. VIII. *De l'eſprit juſte*, 122

On prouve, dans ce chapitre, que, dans les queſtions compliquées, il ne ſuffit pas, pour bien voir, d'avoir l'eſprit juſte; qu'il faudroit encore l'avoir étendu: qu'en général les hommes ſont ſujets à s'enorgueillir de la juſteſſe de leur eſprit, à donner à cette juſteſſe la préférence ſur le génie: qu'en conſéquence, ils ſe d ſent ſupérieurs aux gens à talents; croient, dans cet aveu, ſimplement ſe rendre juſtice; & ne s'apperçoivent point qu'ils ſont entraînés à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes: mépriſe dont il eſt ſans doute utile de faire appercevoir les cauſes.

CH. IX. *Mépriſe de ſentiment*, 136

Ce chapitre n'eſt proprement que l'expoſition des deux chapitres ſuivants. On y montre ſeulement combien il eſt difficile de ſe connoître ſoi-même.

CH. X. *Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent*, 137

Développement du chapitre précédent.

CH. XI. *Des conſeils*, 157

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on eſt ſi prodigue de conſeils, ſi aveugle ſur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter

les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoiſſance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon ſens*, 174

CH. XIII. *Eſprit de conduite*, 181

CH. XIV. *Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame*, 199

Après avoir eſſayé, dans les chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'eſprit; il eſt utile de connoître quels ſont & les talents de l'eſprit qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclurre, & les talents que des habitudes contraires rendent pour ainſi dire inalliables. C'eſt l'objet qu'on ſe propoſe d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre ſuivant, où l'on s'applique plus particuliérement à faire ſentir toute l'injuſtice dont le public uſe, à cet égard, envers les hommes de génie.

CH. XV. *De l'injuſtice du public à cet égard*, 220

On ne s'arrête, dans ce chapitre, à conſidérer les qualités qui doivent s'exclurre réciproquement, que pour éclairer les hommes ſur les moyens de tirer le meilleur parti poſſible de leur eſprit.

CH. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre*, 242

Cette méthode indiquée, il ſemble que le plan d'une excellente éducation devroit être la concluſion néceſſaire de cet ouvrage: mais ce plan d'éducation, peut-être facile à

tracer, ſeroit, comme on le verra dans le chapitre ſuivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVII. *De l'éducation.* 258

On prouve, dans ce chapitre, qu'il ſeroit ſans doute très-utile de perfectionner l'éducation publique; mais qu'il n'eſt rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'oppoſent, en ce genre, à toute eſpece de réforme; que, dans les empires vaſtes & puiſſants, on n'a pas toujours un beſoin urgent de grands hommes; qu'en conſéquence, le gouvernement ne peut arrêter longtemps ſes regards ſur cette partie de l'adminiſtration. On obſerve cependant, à cet égard, que, dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne ſeroit pas impoſſible de donner le plan d'une excellente éducation; mais que cette entrepriſe ſeroit abſolument vaine dans des empires ſoumis au deſpotiſme, tels que ceux de l'orient.

Fin du troiſieme & dernier volume.

Le Pont Traversé
25. 5. 89
200 Frs
[2 A H.]

890713

Choate